

11115

Bibl. Jag.

Meroblia powiasthi Voltairc'a  
„Jeannot et Colin” z podziatem  
na odzinski,

AP 267

1849-1850

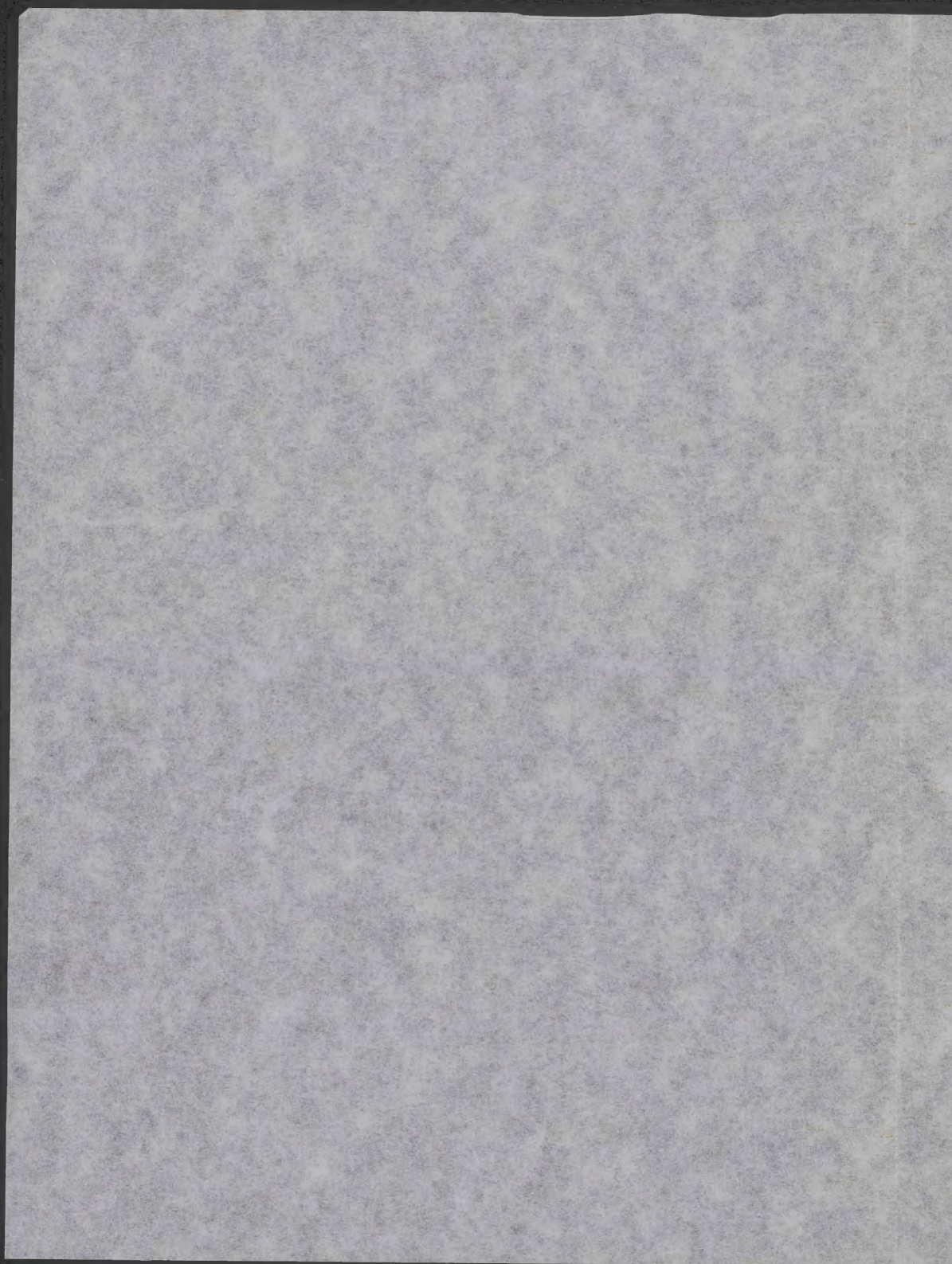
"Jeannot et Colin"  
par Voltaire

1849-1850

k. 85

AP 267







1.)

# Jeannot et Colin. (voyez: L'École de Bergues)

par Voltaire.

(N.B. :)

Toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. —

Dans un petit village de France, fréquentaient entre autres deux jeunes gens à l'unique école de la paroisse. — Jeannot, l'aîné, était fils d'un marchand de mulets, Colin celui d'un pauvre laboureur.

On s'adjoint <sup>se fait</sup> des amis plus souvent dans sa jeunesse, lorsque la <sup>vieillesse</sup> ~~la~~ <sup>notre</sup> ~~notre~~ <sup>visage</sup> (commence déjà à se défigurer).

C'est donc avec raison qu'on peint l'amitié sous la figure d'une personne jeune. — On <sup>appelle</sup> ~~nomme~~ <sup>celui</sup> ~~celui~~ <sup>qui nous rend</sup> ~~qui nous~~ fait le moindre service, ~~son~~ <sup>son</sup> ami, et l'on se pique de lui témoigner sa reconnaissance.

De la même manière <sup>ainsi</sup> ~~naît~~ <sup>naît</sup> l'amitié entre ces deux jeunes gens dont nous avons fait mention.

Ils commencèrent à aller ensemble à l'école, à étudier ensemble les leçons que le magister leur avait dictées, et de s'enseigner mutuellement à écrire ces lettres que l'un ~~et l'autre~~ <sup>savait mieux</sup> griffonner <sup>que</sup> l'autre.

Ils



Ils jouaient <sup>ils jouaient avec des soldats</sup> (les jours de fête) avec les autres  
enfants du village le jeu du soldat: Jeanot  
n'était jamais l'adversaire de Colin, qui repoussait  
ses terribles attaques. - Le temps s'écoule  
~~aussi~~ vite, que nous ne pouvons jamais bien  
concevoir sa <sup>rapidité</sup> ~~promptesse~~: - moi je ne peux  
concevoir que j'ai déjà écrit quelques lignes, et j'ai  
<sup>à peine</sup> ~~n'ai pas~~ commencé la narration; - Jeannot et  
Colin vivent <sup>à</sup> ~~pour~~ leur grande surprise, leur enfance  
passée et leurs études finies. - ~~Cela~~ <sup>Il</sup> arrive que  
rarement, que les amitiés de notre jeunesse nous  
rétient pour le cours de notre vie; et <sup>de même</sup> ~~tant~~ que  
toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas  
un bon ami, rien n'est plus digne de mépris qu'une  
fausse amitié.

Mais ces deux enfants <sup>étaient</sup> ~~s'étaient~~ tellement habitués  
<sup>à</sup> ~~à~~ vivre ensemble et <sup>à</sup> ~~à~~ se communiquer mutuellement  
leurs pensées, que c'était un grand chagrin pour eux  
lorsqu'ils



lorsqu'ils ne pouvaient pas se voir un jour entier.  
 Jeannot reconnut le doux et modeste caractère de Colin;  
 celui-ci<sup>ci</sup> remarquait le feu qui brillait dans les  
 yeux de Jeannot au ~~mot~~<sup>nom</sup> de l'amitié: ils s'aimèrent  
 plus constamment qu'on pourrait le croire.

La fortune aidant, le père de Jeannot qui  
 était parti pour Paris, gagna ~~très~~<sup>tellement</sup> ~~peu de temps~~<sup>en</sup> ~~peu de temps~~<sup>biens</sup>,  
~~tant~~ sur son métier qu'il ~~était~~<sup>fut</sup> en état d'acheter  
 des biens. Il écrivit aussitôt une lettre à son  
 fils en lui donnant avis de cet heureux événement.

C'était justement dimanche, un jour de récréation  
 pour les deux amis; ils étaient réunis dans la petite  
 chambre de Jeannot et disputaient sur l'état, que  
 chacun d'eux voudrait choisir: Colin s'imagina,  
 qu'il aurait beaucoup de talent pour prêcher, et voulait  
 se consacrer au service de Dieu; son ami lui proposait  
 au contraire de devenir soldat, et lui disait, qu'il <sup>voulait</sup> ~~veut~~  
 être forgeron parce qu'il aimait beaucoup le cliquetis,  
 et la



et la le son  
~~commerce~~ du gros marteau. Il était sourd à toutes  
les exhortations de Colin qui <sup>lui conseilla</sup> ~~il doit~~ continuer le <sup>le commerce</sup> ~~metier~~  
de son père, et se préparait à une réplique lorsqu'un  
facteur de la poste entra dans la chambre en lui  
<sup>remettant</sup> rendant un paquet et une lettre de son père. —

Jeannot n'avait pas dans ce moment assez d'argent  
pour payer la poste, mais Colin lui prêta le reste.  
La lettre était adressée :

A Monsieur

Monsieur le Marquis de la Jeannotière  
à / N. ....

Jeannot qui était d'un caractère vif, décacheta  
la lettre avec ~~tant~~ d'impatience qu'il la déchira.

Colin ouvrait en attendant le paquet qui était enveloppé  
dans trois ou quatre papiers et autant de toile cirée.

La lettre contenait les mots suivants :



Mon cher fils! -

Tu t'etonneras bien, en recevant ma lettre, des nouvelles  
que je t'annonce  
dont je te donne avis.

Dieu ~~me~~<sup>me</sup> a voulu que mes intérêts <sup>prospèrent</sup> valent aussi bien  
au point  
que je puisse me passer de mon ancien métier et  
acheter une ~~petite~~<sup>2</sup> ferme (près de Paris) dont les  
revenus sont assez grands. -

Je t'envoie une blouse d'une étoffe bien fine, une  
veste de velours et quelques autres habits qui te seront  
nécessaires; j'ai <sup>fait</sup> fait tout cela au premier tailleur  
de Paris après la dernière mode. - Je te prie <sup>de</sup> nommer  
<sup>dés</sup> le moment Marquis de la Jaunotière parce que je  
t'assure que ton nom d'aujourd'hui ne te convient plus.

Je finis ma lettre, parce que je suis très occupé:  
on m'annonce un marchand d'argenterie, et il faut  
que je m'habille pour un bal masqué, qui aura lieu  
ce soir. - <sup>La mère et moi nous</sup> Moi et ma femme t'en embrassons mille fois.

Ton père

P.S. J'attends ta réponse. Voici  
mon adresse: <sup>Saint-Germain</sup> ~~Saint-Germain~~  
Saint-Germain N° 1...

Marquis de la Jaunotière



Jeannot ~~en~~ ayant lu la lettre ne pouvait <sup>retenir</sup> s'abstenir  
des exclamations de joie; il s'habilla aussitôt dans  
son nouveau vêtement. Colin admira l'habit sans la  
moindre marque de jalousie; — il était heureux de voir  
le contentement de son ami. — Jeannot voulait se jeter  
(dans l'excès de sa joie) dans les bras de son ami, mais  
quelque chose le ~~en~~ <sup>se</sup> retint. — Colin travaillait peu  
de temps avant, avec son père près d'une maison à  
bâtir, il avait porté des ~~sarcottes~~ de briques dont la  
poussière était restée sur son surtout de Toile ....

Jeannot craignant de salir son nouveau habit en embrassant  
Colin, prit un air de supériorité <sup>sur</sup> envers lui, et il méprisait  
tout le monde. Le lendemain il présenta à chacun <sup>sa</sup> ~~qu'il~~  
~~rencontra~~ son joli habit et la lettre de son père; ceux qui  
<sup>la</sup> lisaient ne pouvaient s'abstenir de rire de <sup>du</sup> ~~la~~ ridicule  
<sup>orgueil</sup> hauteur et arrogance du Marquis de la Jeannotière.  
Jeannot, le jeune Marquis n'avait plus de temps, pour  
continuer ses études: il <sup>se mirait</sup> ~~regardait~~ toute la journée  
~~au miroir~~. —

La suite au prochain Numéro.



4  
Joannot répondit à son père en ces termes:

Mon très-cher Papa! -

Comment ~~dois-je~~ Vous raconter la surprise, que  
Vous m'avez faite<sup>2</sup> par Votre lettre du 26 passé (dimanche)  
Il y avait déjà, quelques temps que je n'avais  
Quelque temps s'était déjà passé, depuis que j'ai  
reçu ~~une~~ <sup>de</sup> nouvelles de Vous et de ma mère, - en fin,  
cette lettre <sup>sûrement</sup> ~~désirée~~ arrive, et me dit des choses dont  
je ne pouvais ni <sup>me</sup> douter, ni même <sup>m'</sup>imaginer. -

Moi, qui n'avais pas assez d'argent pour payer  
la lettre, qui me devait rendre si heureux, moi, je  
suis riche <sup>comme au delà de mes desirs</sup> que je ne le pouvais jamais  
désirer et je suis devenu Marquis! - Si ce  
n'était pas Vous mon cher Papa, qui m'avez donné  
le premier avis de cet heureux événement, je n'  
l'aurais nullement cru. Je ne pouvais même  
longtemps m'en convaincre, quoique j'ai <sup>eu</sup> reçu  
le meilleur témoignage, un si joli présent pour  
lequel



lequel je vous rends mille graces. Les habits  
que vous m'avez envoyés sont très jolis; je  
n'avais ~~aucune~~ <sup>en</sup> jamais de pareilles. Tous en sont  
jaloux. Mais <sup>puisque</sup> ~~lorsque~~ vous m'avez déjà donné  
des habits élégants, je vous prie que vous ayez  
tant de bonté de m'envoyer aussi une nouvelle  
paire de bottes à la place des vieilles qui sont  
totalement déchirées, parce qu'on se moque de  
moi <sup>dece</sup> que je n'ai pas de chaussures quoique mes  
habits ~~sont~~ <sup>sont</sup> faits d'après la dernière mode.  
Vous le concevrez mon cher Papa qu'en étant  
Marquis j'ai aussi des plus grandes dépenses;  
mes camarades me disent souvent: "Monsieur  
le Marquis, invitez nous donc <sup>à</sup> pour un petit  
dîner, — pour un souper, Vous ~~êtes~~ êtes  
donc riche à présent et vos camarades n'ont plus  
d'argent comme auparavant!" -- Et ils me  
<sup>m'obsèdent</sup> ~~harcèlent~~ (agacent) <sup>au point</sup> si long temps, que je ne  
~~me plait~~

Jeanne et Coline

5

~~me~~ <sup>peux</sup> jamais <sup>éviter</sup> ~~passer~~ des dépenses, <sup>pour ne</sup> ~~et ne~~  
~~ne~~ <sup>pas</sup> ~~être~~ l'objet de leurs railleries. Je  
~~me~~ <sup>me</sup> veux débarrasser de leurs visites et ne puis  
me mêler dans leur compagnie, — mais c'est  
bien difficile. Ils ont la hardiesse de me traiter  
comme leur ancien camarade, quoiqu'ils savent  
bien que je suis Marquis et ils ne sont que des  
paysans, <sup>des</sup> laboureurs, <sup>des</sup> bergers, <sup>des</sup> maçons, <sup>des</sup> forgerons  
etc. — Mais tous ces petits désagréments de  
mon nouveau état ne me chagrinent point, rien  
ne manque à mon bonheur que de vous voir  
et d'être près de vous. ] J'ai presque fini  
mes études dans ce village, et je crois qu'un  
jeune homme d'une pareille condition a  
besoin d'une éducation plus soignée <sup>que</sup> celle ~~à~~ qu'on  
peut donner dans un si petit village; surtout, quand  
le fils d'un pauvre laboureur y peut aussi <sup>la</sup> recevoir  
~~la même~~. — Je vous prie mon cher Papa  
de vous féliciter



félicitez à Maman, <sup>de</sup> notre bonheur qui la rend ~~pour~~ <sup>si</sup> ~~si~~ heureuse, et baisez lui mille fois les mains de  
ma part. Je suis mon cher Papa

Votre

..... le 5 Decembre 1849.

reconnaisant. fils

Marquis de la Jeannotière

Après avoir lu  
En ayant lu cette lettre, le Marquis de la Jeannotière  
la communiqua à sa vénérable épouse, Madame  
la Marquise de la Jeannotière, qui était <sup>(alors)</sup> justement  
<sup>à</sup> ~~occupée~~ <sup>occupée</sup> ~~à~~ sa toilette, ~~de se coiffer dans~~  
<sup>nouveau</sup> d'un collier de perles et de diamants en regardant  
continuellement dans un grand miroir orné ~~des~~  
d'énjolivures d'argenterie et d'ivoire. — Quelques  
femmes-de-chambre et demoiselles de compagnie  
attendaient pour lui aider <sup>à</sup> finir sa précieuse toilette  
et à attacher les bijoux. — Dans l'anti chambre  
sortaient et ~~arrivaient~~ <sup>arrivaient</sup> continuellement des marchands,  
des marchandes-de modes, des joailliers, des Tapissiers, etc.

chacun venait ~~et~~ avec des nouvelles toiles, ou avec  
de l'argenterie; ils apportèrent des meubles ~~cravats~~ de  
velour, des chapeaux, des mantilles et une quantité  
d'autres choses dont Madame la Marquise ~~se~~ pouvait  
passer. - Une foule.



Une foule <sup>de</sup> domestiques, valets-de-chambre,  
<sup>de</sup> laquais, <sup>de</sup> chasseurs, <sup>de</sup> garçons etc. attendaient dans  
l'anti-chambre le son de la petite cloche, que Madame  
la Marquise <sup>faisait</sup> tinter avec souvent. Tous étaient vêtus  
d'une livrée très riche. ~~En~~ Ayant acquis <sup>de</sup> cette grande  
fortune, le premier soin de Monsieur et Madame de  
la Jeannotière <sup>avait été</sup> ~~était~~ de <sup>s'établir</sup> fonder une bonne cuisine  
à la maison. Monsieur le Marquis aimait la bonne  
chère, et c'est <sup>pourquoi</sup> à raison de cela qu'il se maria avec  
une fille de cuisine; Madame la Marquise <sup>avait</sup> travaillé  
quelques années avant son mariage dans la cuisine  
du seigneur de son village natal. -



Chef

Près du foyer <sup>ou</sup> voyait-on le maître-cuisinier occupé à mixer avec une grosse cuillère-à-pot dans une marmite et à y mettre des épices. Orné d'un tablier et armé d'un grand couteau il donnait des ordres aux autres marmiteux qui hachaient continuellement sur les tablettes du tranchoir avec des longs couteaux, en faisant un bruit insupportable. - Le chef de cuisine prit le compte de la dépense et habitué à orner les tourtes avec des confitures, il orna chaque zéro d'un trait de plume en le changeant en neuf, ou au moins en six. Les années

Mais en parlant des tromperies de cuisine, nous nous éloignons trop de l'objet, <sup>dont</sup> ~~duquel~~ nous avons voulu parler. Nous avons ~~laissé~~ Monsieur de la Jeannotière relisant la lettre de son fils chéri et la donnant à son épouse. Celle-ci qui ne savait qu'épeler ~~et à laquelle~~ et à laquelle la lecture <sup>causait</sup> ~~faisait~~ beaucoup de peine le pria de lui dire,

à que Jeannot leur<sup>s</sup> écrivait. Le mari obéit. Madame la Marquise en ayant entendu la lecture de la lettre lui dit: „T'enverras un domestique pour qu'il amène notre fils en ville? ... N'est pas mon cher? - “

Et en voyant que son mari ne se décidait pas, elle lui passa flatteusement la main sous la barbe en <sup>le menton</sup> répétant la même <sup>question</sup> interrogation encore deux ou trois fois: „T'enverras un domestique? ... N'est pas? - ou un valet-de-chambre? ... N'est pas? - ... N'est pas mon cher, que tu enverras un gouverneur? - “

<sup>Premier</sup> Interrogé tant de fois, Monsieur le Marquis répondit en répétant les mots de sa femme: c'était son habitude. „Oui, ma chère, j'enverrai un gouverneur. “ - „Nous lui donnerons une brillante éducation, n'est ce pas? - mon cher! “ - „Oui, ma chère, nous lui donnerons une brillante éducation. “ -

Monsieur de la Jeannotière se mit à regarder toutes les bijouteries et les bagatelles que son épouse avait achetées chez une marchande-de-modes. - Il les prit



~~avec~~ une manière <sup>grossière</sup> indélicate dans sa main lorsque  
Madame commença à le gronder en voyant sa  
maladresse. Il ne répondit rien parce qu'il était grand  
flegmatique. La femme au contraire avait un caractère  
vif. Il était maigre et de haute stature, son épouse très  
petite, mais elle avait pris (depuis son élévation) de  
l'embonpoint. Il était diable de les voir se promener  
ensemble. "N'est-il pas ~~vrai~~ vrai, mon cher? - dit-elle  
cela ne convient pas pour nous, <sup>gens de qualité</sup> qu'en étant Marquis<sup>es</sup>  
(que) de ne donner  
(nous ne donnions) aucun bal pour les dames et  
les  
messieurs dont nous avons fait la connaissance?"

"Ah!... oui, <sup>ma chère</sup> - reprit-il - <sup>à l'instant</sup> cela ne convient pas pour  
nous, <sup>gens de qualité</sup> qu'en étant Marquis<sup>es</sup>, que nous ne donnions  
aucun bal pour les dames et <sup>les</sup> messieurs, dont nous  
avons fait la connaissance!....."

"Nous donnerons dimanche ce bal? - n'est pas?"

"Oui, nous donnerons dimanche ce bal." -

"Est-ce bien, mon cher?" - "Oui, c'est bien, ma chère."

"Oui?" - "Oui!" - "N'est pas mon cher? nous  
arrangerons"

arrangerons tout à la cocoço ? "

— Oui, ma chère, nous arrangerons tout à la cocoço, —  
mais dis-moi donc qu'est que c'est : cocoço ? "

Madame, éclata de rire en se moquant de l'ignorance

de son mari. <sup>Ensuite</sup> ~~Uyant~~ <sup>elle</sup> ~~cesse~~ <sup>s'arrangea</sup> avec lui  
sur ses dispositions <sup>au sujet du bal prochain :</sup> qu'ils feraient. — Est-tu content  
du bal ? " demandait-elle enfin.

— " Oui, tu es ~~est~~ contente du bal " répondit-il.

Le lendemain un gouverneur et un valet-de-chambre  
partirent pour amener le jeune Marquis au village.

( La suite au prochain numéro. )



Arrivés au village où se trouvait Jeannot, demandèrent  
le gouverneur et le valet-de-chambre qui étaient envoyés  
par son père pour lui accompagner ~~sur son voyage~~ à  
Paris, <sup>demandèrent</sup> dans laquelle de ces petites maisonnettes se  
~~trouvaient~~ <sup>trouvaient</sup> les appartements du jeune Marquis de  
la Jeannotière ? — Les gens du village qu'ils  
rencontraient



rencontraient sur la route, interrogés par eux leur  
répondirent: "Nous ne connaissons <sup>personne</sup> aucun de ce nom.  
Il n'y a pas de<sup>x</sup> Marquis entre nous pauvres  
paysans." C'est Enfin ils rencontrèrent un petit  
garçon qui vaillait et courait par la rue en chantant  
gaiement. -- C'était Jeannot. Il n'avait pas encore  
<sup>quitté</sup> tout-à-fait ses anciens habits parce qu'il  
craignait de salir les neufs qu'il ne portait que  
les dimanches et les jours de fêtes. Ni son habit,  
ni sa <sup>phys</sup> ~~physi~~onomie ne montraient rien de noble. --

"Écoute donc, lui dit le gouverneur, ne sais-tu  
pas où loge le jeune Marquis de la Jeannotière?"

-- "C'est moi, <sup>lui</sup> leur dit-il; -- je suis celui <sup>dont</sup> ~~duquel~~  
vous parlez." --

"Comment? -- Toi! tu veux te moquer de nous?"

"Viens donc, et montre-nous le<sup>x</sup> chemin."

-- "Mais je ne plaisante pas, Monsieur! -- répondit

Jeannot, -- c'est moi qui <sup>suis</sup> ~~est~~ le Marquis

de la Jeannotière."

de la Jeannotière. " —

Le gouverneur ne ~~le~~<sup>le</sup> voulait nullement croire et commença à le gronder. — Jeannot ne cessa point, au contraire il insista de plus en plus en voulant convaincre le gouverneur de la vérité de ses <sup>paroles</sup> ~~mot~~.

Il <sup>s'animant</sup> augmenta son ardeur ~~dit~~ en lui expliquant que son père n'était pas auparavant aussi riche ~~comme~~ <sup>qu'</sup> ~~il a~~<sup>avait</sup> pris ses anciennes habits qu'il s' portait avant son élévation. Rien n'aida contre l'invincible incréduité du gouverneur.

"Cesse donc", dit-il enfin indigné de l'insupportable hardiesse du petit garçon, — <sup>laisse-les</sup> ~~cesse~~, ou tu seras puni pour tes plaisanteries." Et il leva sa canne.

Jeannot s'enfuit et le gouverneur entra dans l'auberge du village en disant à l'aubergiste qui le recevait avec ~~une~~ un air soumis : "si ce gamin frivole voudrait m'<sup>importuner</sup> ~~triguetter~~ encore, ne lui permettez pas d'entrer dans la chambre dans laquelle



où  
~~laquelle~~ je veux passer la nuit." Il lui montra Jeannot.

Il ne savait rien de l'origine de la famille  
de Monsieur de la Jeannotière; celui-ci <sup>n'avait pas voulu</sup> ~~ne~~ voulait pas  
lui découvrir ~~qui~~ même qu'il était d'une aussi basse  
condition, ou peut-être il croyait que le gouverneur  
n'en saurait rien même dans le village en voyant  
Jeannot dans <sup>les</sup> vêtements neufs qu'il lui avait  
envoyés. Jeannot, croyait-il, n'en <sup>en</sup> ferait aucune  
mention.

Jeannot en attendant s'habilla vite dans les habits  
envoyés par son père, prit la lettre qui lui donnait  
avis des heureux événements qui <sup>s'étaient passés</sup> se passaient dans la  
ville, et alla ~~le~~ le plus vite ~~que~~ possible dans l'auberge  
où ~~il avait vu~~ il avait vu entrer les étrangers qui  
le cherchaient. — A peine eut-il passé la porte de  
l'hôtel ~~car~~ que l'aubergiste lui cria à haute voix  
qu'il se retirât s'il ne <sup>voulait</sup> ~~ne~~ être chassé. —

Plin de désespoir que son habit de velours ne lui  
/ aidait rien,

aidait <sup>à</sup> rien, il retourna dans sa petite chambre, se jeta sur son lit en versant des torrents de larmes.

Dans ce moment entra Colin. - On peut s'imaginer les plaintes de son ami; il essayait de le consoler, il lui fit ~~des~~ <sup>des</sup> remarques qu'on lui demanderait pardon plus tard pour l'affront qu'on lui avait fait, mais Jeannot fut inconsolable. Enfin Colin lui répéta son proverbe ordinaire: "Toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami," et prit sans que son ami le <sup>vît</sup> voir la lettre de son père, et la porta à l'auberge où le gouverneur s'était informé de l'aubergiste <sup>de</sup> Monsieur de la Jeannotière. Colin lui <sup>remisit</sup> rendit la lettre et le conduisit chez Jeannot qui était <sup>(triste)</sup> ~~triste~~ au désespoir, les larmes aux yeux, les cheveux <sup>en désordre</sup> dérangés, pâle, ~~avec~~ les lèvres couvertes <sup>tachées</sup> de gouttes de sang, <sup>il</sup> ressemblait-il plutôt à l'"Orlando furieux" de Ariosto qu'à un Marquis de la Jeannotière.



ver, verre, vert, vers, vers pain, fin, feint ~~rien~~.  
tain, saint, sein, ceint, cinq

l'om  
examen  
J'm

Ce moment où Jeannot était au comble du  
désespoir, lorsqu'il <sup>joignait</sup> tendait les mains, <sup>verrait</sup> des  
torrents de larmes, et <sup>remplissait</sup> replaignait la maison de  
ses <sup>cris</sup> ~~exclamations~~ de douleur, - ~~entraant~~ <sup>entraant</sup> dans sa  
chambre <sup>conduisant</sup> Colin ~~et~~ le gouverneur qu'il ~~conduisait~~.

Il est difficile de s'imaginer l'étonnement de  
Jeannot en voyant entrer le gouverneur. Mais  
ne voulons pas répéter les reproches que le jeune  
Marquis de la Jeannotière lui fit, parcequ'ils ne  
montreraient que sa mauvaise éducation. Le gouverneur  
craignait de ~~perdre~~ perdre sa place d'exécuteur  
de toutes les manières possibles devant son père,  
et il obtint enfin <sup>son</sup> pardon. - L'aubergiste salua  
Jeannot d'un air soumis, lorsque celui-ci entra  
dans son hôtel avec le gouverneur. Cette petite  
aventure du jeune Marquis se répandit <sup>en</sup> ~~dans~~  
peu de temps dans tout le village.

Pour éviter les ennuyantes visites <sup>d'adieu</sup> de congé,  
 Jeannot n'avait dit à personne, quand il partirait  
 pour Paris avec son gouverneur. Colin même,  
 son ancien ami n'en savait rien. Deux jours  
 après sa petite aventure, il devait partir; il  
 avait déjà empaqueté tous ses effets, et s'habilla  
 lui-même dans les habits neufs, mais il s'enveloppa  
 dans un manteau de paysan fauré de peau  
 de mouton thouszée, au lieu d'une carquette il prit  
 sur sa tête un capuchon de la même forme <sup>que</sup> ~~comme~~  
 ceux des bergers des Alpes. Le temps du départ  
 était arrivé, le gouverneur sauta dans la voiture  
 de poste, Jeannot derrière lui. Le postillon ferma  
 la portière et commença à mettre les rênes en ordre  
 lorsque <sup>on entendit</sup> ~~des cris~~ <sup>des cris</sup> ~~des cris~~ <sup>qui firent</sup>  
~~arrêter le cocher.~~ C'était Colin qui ayant appris  
 le départ de son ami, courait de toutes ses forces  
 lui dire un dernier adieu  
 pour le congédier pour la dernière fois. Jeannot  
 le reconnut.



Scannos

Le reconnaissant „ Vite, vite ! dit-il au postillon, - dépêche-  
toi. " - „ Mais Monsieur, reprit celui-ci, quelqu'un nous  
appelle. " - „ ~~Que cela~~ T'importe ? ... Il faut que nous  
partions avant qu'il puisse atteindre la voiture. "

[illegible]

Colin reprit en s'approchant ~~près~~ de la <sup>portière</sup> ~~fenêtre~~ :  
 « Il a fallu que je m'es<sup>ou</sup>ffle la course pour te  
 voir avant que tu <sup>ne</sup> partes, et tu ne veux plus  
 connaître ton ami depuis que tu es devenu riche.

Jeannot! je T'assure que toutes les grandeurs du monde  
ne valent pas un bon ami.... Adieu Jeannot, --  
/ quand à moi

quand à moi, je ne t'oublierai jamais.

Et les larmes aux yeux, il lui tendit la main pour  
la <sup>la même</sup> ~~tenir~~ de tout son cœur, presser celle de Jeanne,

Celui-ci  
Jeanrot qui n'était pas mauvais ~~dans son fond~~ éprouva  
un repentir momentané ~~qu'il avait~~ chagriné son plus

tendre ami, et il venait lui donner la main en le  
congediant amicalement. (Mais <sup>rien n'</sup> ~~qui~~ est en état de se passer

la vitesse <sup>incommensurable</sup> ~~immense~~ des pensées et des sentiments  
qui se succèdent sans cesse, surtout dans une âme

d'un jeune homme plein de la plus vive imagination.

Une idée commence à briller dans son esprit comme  
une étincelle mais avant qu'elle s'enflamme (il faut  
qu'elle s'éteigne devant la lumière d'une autre.

dont la destinée sera la même et s'accomplira inévitablement plus-tôt ou plus-tard.) —

Jeannot se souvint en tendant la main à  
Colin qu'il était Marquis, et que celui-ci n'était qu'un  
pauvre laboureur, le mépris et l'arrogance  
furent vaincus pour ce moment dans son âme  
Il retira



il retira la main qu'il avait tendue et salua Colin  
à la manière des grands Seigneurs<sup>Je</sup> avec sa main  
sans <sup>côter son</sup> lever le chapeau. "Non Colin, dit-il enfin  
d'un air ~~de~~ protecteur, je ne t'oublierai point à  
Paris. Si tu ~~as~~<sup>as</sup> besoin ~~de~~ d'argent demande le moi  
franchement par écrit." - Colin <sup>regarda fixement</sup> fixa son regard  
~~dans les yeux de son ami~~. Son oeil plein de reproche  
fit rougir Jeannot!... s'écriait-il d'une voix tremblante  
...il voulait parler mais le postillon fouetta les  
chevaux et la voiture roula vite sur le chemin.

Colin resta immobile dans la position comme il  
avait congédié Jeannot - La main tendue, l'oeil fixé  
sur la voiture qui s'éloignait de plus en plus, le regard  
exprimant ~~tant~~<sup>plus</sup> de douleur et de reproches se courrait  
visiblement <sup>Il avait le visage pâle</sup> avec des larmes, comme s'il <sup>eut</sup> ~~aurait~~ été pétrifié  
<sup>battait violemment</sup> en pierre. Son cœur <sup>battait</sup> dans son sein <sup>à</sup> coups redoublés  
<sup>(le monde.)</sup> ses yeux s'obscurcirent tout ~~lui~~<sup>lui</sup> semblait s'ouvrir devant  
lui, il ne voyait plus rien que la voiture de poste  
<sup>(chaise)</sup>  
quoique elle n'était plus ~~longtemps~~<sup>elle était cachée</sup> visible; ~~il y avait~~<sup>il y avait</sup> une  
petite montagne

petite montagne. Son imagination ne lui montrait  
que ~~seulement~~ son ami. Il resta longtemps dans  
cet état, il ne voyait pas les gens qui passaient  
près de lui, il n'entendait que le son du cornet de  
poste. Il voulait courir ~~à~~ après la voiture, il fit quelques  
pas, mais il s'arrêta de nouveau et pleura. Les larmes  
coulaient comme deux ruisseaux sur son visage, le vent  
qui ~~essuya~~ <sup>soulevait</sup> ses cheveux blonds, les séchait. Il se rafraîchit  
et son amitié se changea en ce moment en mépris <sup>pour</sup> contre  
son ingrat ami; "Non, dit-il en frappant la terre du pied  
à la manière des jeunes gens, non Jeannot, tu n'es  
pas digne de mon amitié!" Mais son bon cœur  
ne permit pas longtemps <sup>à</sup> ~~rester~~ <sup>de résister</sup> cette idée dans son  
esprit, ses yeux se couvrirent de nouveau de larmes  
et il marchait comme ivre en zig-zag à la maison.  
Il ~~est~~ devint triste, mangea peu, ne voulait plus s'amuser  
avec ses amis et répondait <sup>à</sup> ~~à~~ chaque <sup>question</sup> ~~interrogation~~ <sup>qu'on lui</sup> ~~qu'on lui~~  
qu'il <sup>adressait</sup> ~~interrogeait~~ <sup>adressait</sup> ~~interrogeait~~. —

J. Jeannot



Jeannot continua son voyage pour Paris. — Il regretta  
premièrement), lorsque son <sup>prompt</sup> départ vite se permettait par  
à Colin de lui parler, (<sup>avait</sup> qu'il avait chagriné son ami) et  
vu son regard plein de reproches justes et se fit en  
quittant le village paternel des vifs reproches à lui même.

Retombé dans des tristes pensées, il restait longtemps  
sans <sup>dire</sup> ~~parler~~ un mot. Enfin le gouverneur l'interrogea.

« Qui est donc ce petit garçon qui vous a appelé  
son ami ? » — Jeannot répondit tout rouge et visiblement  
embarrassé : « Non, il n'est pas mon ami, — ces garçons  
ont la hardiesse de m'appeler de cette manière ; — il a voulu  
que je lui donne quelque chose.... »

Pour la prochaine fois <sup>nous</sup> décrirons le voyage du  
jeune Marquis avec son gouverneur, et leur arrivée  
à Paris. —

Pendant le voyage, le gouverneur <sup>entretint</sup> à Jeannot  
comme il s'amusera à Paris, et il lui décrit cette capitale.

Jeannot était gai et content de voir ses parents et de  
s'amuser bien à Paris, mais quelque fois, ~~son front s'obscurcit~~  
et il devenait triste; c'était <sup>lorsque et il pensait à l'avenir</sup> ~~lorsqu'il se souvenait~~.

Cette triste <sup>souvenir</sup> pensée passait <sup>rapidement</sup> et Jeannot chantait  
de nouveau ses chansons et louait le bon arrangement  
de la chaise de poste. —

Le Dimanche

C'était dimanche ~~lorsqu'ils~~ arrivèrent à Paris, le même  
jour ~~à~~ Monsieur de la Jannetière, le père donnait un bal  
marqué "pour les Dames et les Messieurs dont il avait fait  
la connaissance." C'est très naturel "qu'~~cela~~ semblerait  
inconvenant <sup>ant</sup> pour tout le monde s'il ne donnait pas  
un bal, ~~en~~ étant Marquis." L'arrangement de ce bal  
dont nous avons fait ~~la~~ mention <sup>était</sup> fut magnifique.

Qui ne connaissait pas Monsieur de la Jannetière  
<sup>aurait pu</sup> pourrait dire sans exagérer que c'était un des premiers  
seigneurs de Paris qui donnait ce bal. Mais il aurait  
changé



9<sup>avis</sup>  
change <sup>son</sup> opinion. s'il <sup>avait</sup> entendu quelques <sup>paroles</sup> mots  
seulement que Monsieur le Marquis ou Madame la Marquise  
adressaient à ~~leur~~ <sup>leurs</sup> hôtes. C'était naturellement un langage  
de paysans où on ne <sup>remarquait</sup> voyait pas la moindre éducation

Monsieur de la Panneière ~~racontait~~ <sup>montrait</sup> à ~~des~~ <sup>des</sup> hôtes comment on doit  
cultiver les champs et Madame la Marquise quelle est la meilleure  
manière de cuire des pommes-de-terre. - Il y avait des  
<sup>les</sup> ~~différentes~~ <sup>société</sup> ~~classe~~ <sup>était</sup> ~~de~~ <sup>mêlée</sup> compagnie; mais y venaient parce que  
c'est bien agréable de s'amuser ~~bien~~ et d'être servi ~~très~~  
~~soigneusement~~ <sup>à</sup> ~~de~~ <sup>souhait</sup> qu'on pouvait désirer sans <sup>rien</sup> payer  
rien. Tous étaient ~~en~~ <sup>masqués</sup>. - Monsieur l'écuyer  
à la Louis<sup>e</sup> XIV, <sup>s'était attaché un grand nez</sup> <sup>avait</sup>  
Madame de Blanc <sup>dans</sup> un domino noir,  
la Duchesse de Carabas <sup>était</sup> la paysanne et sa fille, une  
demoiselle d'environ de l'âge de Jeannot <sup>était</sup> à la polonaise,  
le Capitaine de la Plur <sup>en</sup> ~~comme~~ <sup>un</sup> pêcheur <sup>napolitain</sup> de Naples.  
Monsieur de la Panneière <sup>avait</sup> l'uniforme  
de la ligne et son épouse <sup>s'était</sup> habillée à la Marie Stuart.

Dans le moment où l'on s'amuserait le mieux

entend ~~en~~ d'un coup des cris dans l'antichambre, une  
petite  
vieille de taille répétée sans cesse : " Laissez-moi, Laissez-moi !"  
une autre <sup>vieille forte</sup> barbe-contre lui répond : " Mais comment, dans  
cet habit ? " " Oui, dit un baryton, c'est le fils. "

Les marques ne pouvaient pas s'expliquer les cris  
et en étaient curieux <sup>d'en</sup> de savoir la cause. Ils se  
pressaient à la porte. Monsieur Cocardeaux avec son grand nez  
voulait ouvrir lorsque Jeanot ouvrit de l'autre côté  
~~et~~ promptement et avec tant de force qu'il toucha  
le nez <sup>de papier</sup> de Monsieur Cocardeaux et le <sup>le</sup> défonça totalement.

Il était habillé comme nous l'avons déjà dit, dans un  
manteau de paysan, fourré de peau de mouton avec  
la laine ; il avait au lieu d'une casquette un gros  
capuchon des bergers des Alpes. — Arrivé à Paris  
il alla tout droit ~~à~~ à la maison de son père,  
avec son gouverneur qui le conduisit. Il monta  
vite les escaliers, sauta dans l'antichambre et plein  
d'amour filial il ne voulait pas même changer  
d'habit, pour voir ses parents. — Le valet de chambre de  
Monsieur son père



Monsieur son père ne lui permettait pas d'entrer  
jusqu'au <sup>quand</sup> le gouverneur lui dit que c'était le fils de  
Monsieur le Marquis.

Nous avons donc laissé Jeannot au moment  
solennel ~~lequel~~ <sup>au</sup> ~~qu'il~~ <sup>avait</sup> ouvrit la porte du salon en enfonçant  
le nez de Monsieur Cocardeau, et y <sup>était</sup> entré dans  
son ~~vestement~~ <sup>élégant</sup> ~~habit~~ couvert de neige. Il croyait  
y rencontrer une société de Dames vêtues ~~d'après~~ la  
dernière mode, et des élégants et Dandys en ~~jaques~~  
noirs, mais au lieu de cela il y voit des caricatures  
plutôt que des hommes avec des longs nez, des visages  
de Nègres, des peignes énormes, des bagues & Lunettes,  
des pécards, des soldats etc. Il se vit au milieu  
de cette ~~mas~~ <sup>ca</sup> ~~querade~~ dans son simple habit, ce salon  
éclairé ~~avec~~ <sup>de</sup> ~~tant~~ <sup>qu'il n'a paru même dans l'église</sup> des bougies, des robes singulières, ~~riches~~ <sup>qui étaient</sup>,  
néanmoins ~~elles~~ <sup>elles</sup> représentaient ~~tout~~ <sup>tout</sup> des costumes de paysans, des  
bergères qui avaient des éventails ornés de diamants qui  
éblouissaient la vue, le mouvement de curiosité qu'il  
remarquait

remarquait entre les masques et qui se <sup>réfléchissait</sup> ~~signait~~ tant des fois dans les <sup>glaces</sup> miroirs dont la sale était ornée, — tout cela <sup>l'avait</sup> le rendu stupéfait; il regarda longtemps la société <sup>la</sup> ~~sa~~ <sup>beauté</sup> ~~ouverte~~ comme un niais qui n'a jamais vu <sup>de</sup> ~~une~~ semblable. („Dictionnaire de Molière")

Il voulait se jeter dans les bras de son père mais comment le reconnaître entre cette foule <sup>parmi</sup> des masques? Il <sup>serait</sup> aurait longtemps resté dans cette <sup>attitude</sup> position de surprise lorsqu'un soldat de ligne <sup>la</sup> s'approche de lui en disant: „Vas-t'en! Quelle hardiesse ~~que tu as~~ <sup>ta toi</sup> garçon de village de venir dans ce salon?" — Jeannot n'aurait jamais reconnu son père sous la figure d'un soldat, mais ~~se~~ <sup>se</sup> ~~connaissant~~ <sup>connaissant</sup> ~~si~~ <sup>si</sup> bien sa voix il se jeta dans ses bras en s'écriant: „Mon cher Papa, est-ce <sup>te</sup> ~~que~~ <sup>tu</sup> ne me reconnais pas? — Je suis Jeannot...." — „Eloigne-toi" lui dit son <sup>2</sup> père (à voix basse) qui ne voulait pas le présenter à la société aux <sup>hôtes</sup> dans cet habit. — Dans ce moment remarque Madame la Marquise <sup>remarque</sup> ~~Jeannot~~ et s'approche de lui pour l'embrasser, mais elle entend les mots de son mari et voit



voit l'habit de son fils, elle ne peut se décider si elle doit jouer la Marquise ou embrasser son fils unique.

Enfin l'amour maternel ~~est~~ <sup>l'importance</sup> devint vainqueur sur <sup>l'orgueilleuse</sup> la hauteur. Elle tombe dans les bras de Jeannot.

Monsieur de la Panotière ne voit comment s'excuser devant les hôtes; du <sup>méchant</sup> mauvais habit de son fils; enfin une idée lui vient dans l'esprit. "Bravo ! dit-il à son fils, Bravo ! tu es toujours plaisant, j'en suis très content. Je donne un bal masqué et tu prends l'habit d'un paysan en arrivant de la campagne pour ne pas arriver sans masque !" Et il embrassa Jeannot. Les masques commencèrent à louer son jeu : "Mais quel talent, disait-on, comme il a joué <sup>bien</sup> le <sup>cadavre</sup> bayeur stupéfait."

Jeannot ne savait comment s'expliquer cette comédie.

"Mais mon cher Papa, dit-il enfin, je n'avais pas d'autre manteau, vous ne m'avez pas <sup>en</sup> envoyé."

"Ah ! tu plaisantes encore, petit railleur, dit le Marquis; cesse donc et éloigne-toi à présent pour changer d'habit. Jeannot obéit. - Monsieur Cocardeaux se promenait dans la salle aux yeux en courant avec sa main le nez enfoncé."

6. 47  
La description, que nous avons faite du bal marqué  
à la roccò, donné par le Marquis de la Jannetière, était  
peut-être trop longue, et la petite aventure qui s'y passait  
n'ayant point d'autres héros que Jeannot et Monsieur  
Ocardeau, a sûrement ennuyé le Lecteur. Mais avant  
de commencer la narration de l'éducation que les parents  
de Jeannot lui ont donnée, nous ferons encore une remarque  
à l'égard du bal passé. - Monsieur Ocardeau parut le  
lendemain ~~à~~ un bal marqué chez Monsieur Le Riche avec  
un nez deux fois plus grand que celui qui <sup>avait été</sup> ~~fut~~ de foncé  
par Jeannot. - Il l'aimait bien de <sup>à</sup> se orner d'un grand  
nez ~~pour~~ pour que le sien, qui était <sup>à</sup> ~~sans~~ <sup>si</sup> ~~qu'on le~~  
augmenté assez <sup>respectable</sup> ~~est~~ ~~de~~ ~~table~~, ~~ne~~ semblât moins grand.

Après cette aventure qui avait <sup>eu</sup> lieu avec son nez de  
papier chez Monsieur de la Jannetière, <sup>on</sup> lui donnait ~~un~~  
un <sup>surnom</sup> ~~nom~~ qui n'était pas très flatteur pour lui.  
- Jeannot ayant changé ~~son~~ <sup>de</sup> habit retourna dans le salon  
pour s'amuser avec la société, mais n'ayant ~~pu~~ <sup>jamais</sup>  
! ~~etc~~



mollet

molé

était muet

vu tant de splendeur et de luxe, ~~il ne se sentait pas~~  
~~le re~~ ~~tant~~ ~~dit un mot par son étourderie.~~ N'ayant point d'autres

compagnons de son âge il fit enfin la connaissance  
de la <sup>Duchesse</sup> ~~Marquise~~ Pélagie Carabas, ~~une~~ jeune  
démouille qui avait une fortune très considérable.

Le lendemain Jeannot, qui s'était couché après  
minuit, dormit jusqu'à midi. Madame la Marguerite  
le fit éveiller et lui <sup>fit</sup> donner du chocolat pour déjeuner,  
après s'être habillé il alla chez ses parents pour  
leur dire bonjour; Monsieur son père fit appeler le  
tailleur, le cordonier, le frieur etc. pour changer son  
filz en Seigneur. Madame de la Jeannotière dit à son  
mari: " N'est-ce pas mon cher, qu' il ne nous  
convient pas que notre filz s'appelle Jeannot, il faut  
lui donner un nom plus élégant."

- " Oui, madame, reprit le Marquis, cela ne convient pas,  
pour nous, que notre filz s'appelle Jeannot, il faut  
lui donner un nom plus élégant. "

"Eh bien, qu'il s'appelle Tristan, dit la Marquise, c'est un nom qui est à la mode."

"Eh bien, qu'il s'appelle Tristan; - mais, ma chère c'est un nom triste!"

"C'est justement à la mode d'être un peu triste."

Le Marquis sortit pour dire à Jeannot comment <sup>il</sup> ~~avait~~ <sup>machinalement</sup> doit s'appeler; en quittant la chambre il répéta les mots de sa femme: "C'est justement à la mode d'être un peu triste." - Jeannot s'étonna lui-même de son nom singulier mais <sup>quelqu'un</sup> lui demanda son nom <sup>interrogé</sup> par quelqu'un, il prononça d'un air triste ~~le nom~~ <sup>celui</sup> qu'on lui avait donné, mais il était d'ailleurs toujours gai comme auparavant.

Monsieur de la Jeannotière voulait donner une brillante éducation à son fils, mais Madame ~~lui~~ <sup>lui</sup> concevait autrement.

"Pourquoi <sup>lui</sup> l'enseigner le latin et le grec quand on ne joue ~~pas~~ le théâtre qu'en français? - à quoi bon la géographie, ce ne sont que les postillons qui doivent connaître toutes les routes? - Il ne sera pas



gouverneur des petits enfants pour qu'il leur raconte  
des jolis contes et des historiettes amusantes, je ne veux  
pas qu'il apprenne l'histoire; un Marquis ne doit pas  
apprendre les Mathématiques <sup>le style</sup> ni l'orthographe, il peut  
payer un écrivain qui <sup>comptera</sup> ~~tenra~~ et ~~écrira~~ <sup>écrira</sup> pour lui.

Ci ne sont que les 'prêtres' qui doivent apprendre la philosophie; la Musique n'est ~~pas~~ nécessaire que pour les médecins, la Chimie, l'Histoire naturelle, et la Botanique. ~~ce sont des vains~~ Les apothicaires, des bouchers ~~et~~ <sup>et</sup> ~~amateurs~~ <sup>pour</sup> des bêtes, des jardiniers ~~et~~ <sup>des</sup> ~~potagers~~ <sup>maîtres des écoles</sup>. Tristan ne sera pas <sup>un</sup> maçon qu'on <sup>lui</sup> enseigne la Géométrie. Il doit <sup>ne</sup> pas apprendre le dessin <sup>ni</sup> ~~et~~ la musique parcequ'il n'y a pas de Marquis qui soient peintres ou musiciens? - Est-ce qu'il sera soldat ou matelot pour qu'il apprenne les armes, l'équitation, la natation ou la gymnastique? - Il ne sera pas chasseur, ce n'est pas nécessaire qu'il apprenne à tirer le fusil et je ne lui permettrais pas de <sup>d'ouvrir</sup> faire des duels et de tirer ~~du~~ <sup>le</sup> pistolet. - Il faut enseigner à Tristan ~~à~~ l'adresse et la grâce et je ne veux <sup>pas</sup> qu'il apprenne autre chose que la danse!" - Monsieur le Marquis y consentit et Jeannot apprit la danse.

de ai e e e e e lafee fe fait faia

Quelques jours après, Monsieur Tristan, Marquis de la Jeannotière, nommé autrement Lannot, reçoit la lettre suivante:

a a au e e e ai ais  
e e au e e e  
u au e e e e e

ouoiaio

A Monsieur

Monsieur le Marquis de la Jeannotière, exilé  
Saubourg Saint-Germain. à Paris.

Il faut prévenir le lecteur que cette lettre est copiée de ~~l'original~~ l'originale de l'original, même avec ses fautes d'orthographe.

Mon cher ami !

Quelques temps s'est déjà passé depuis ton départ de notre petite campagne. - Tu ne m'as pas désigné le jour où tu devrais partir pour Paris; je n'en saurais rien, mais en passant près de ton <sup>demeure</sup> ~~logement~~ je vois plus tes effets, je demande notre voisine, la comère Thérèse et elle me donne avis que tu es parti et que tu n'as pas fait adieu à personne. - J'ai rougi <sup>en</sup> ~~au lieu de~~ toi.

Je cours bien vite pour te voir pour la dernière fois, quoique tu fuyes <sup>assez</sup> ~~un~~ ingrat que <sup>tu gêne</sup> ~~on~~ n'as pas voulu me dire "Adieu" - Je parle essoufflé de course, et tu ne me

l'orgueil

Tu ne me réponds pas? ... je <sup>te</sup> tend la main et tu ne  
veux pas la serrer - je ~~peux~~ <sup>te</sup> te faire des vifs reproches  
et tu me réponds que de te demander de l'argent quand  
j'en aurai besoin. - Jeannot, tu es devenu ingrat, - méchant  
même depuis que tu es Marquis; tu es orgueilleux, tu  
aurais offensé tous les autres, - et moi je ne t'oublie pas  
<sup>bien</sup> néanmoins que tu ne m'aimes plus. Je t'écris cette  
lettre, et je ne ~~te~~ crois pas que tu sois méchant au fond  
de Ton cœur, non, ce n'était qu'une hauteur momentanée  
et tu seras de nouveau mon cher et bon Jeannot, mon plus  
tendre et plus <sup>cher</sup> ~~aimé~~ ami. - Tu te souviendras mon ami,  
que notre magister nous montrait une fois un tableau  
d'une demoiselle vêtue à la romaine qui attachait un ruban  
à un arbre en faisant un nœud. Sur ce ruban étaient  
<sup>écrits</sup> ~~signés~~ ces mots: " De loin et de près ". Notre magister  
nous a dit que c'était l'image de l'amitié comme  
les Romains l'avaient représentée. - Moi je t'aimais de près  
quand tu étais encore dans notre village, je t'aime  
lorsque tu es  
ai é ais é





chagriner le plus son tendre ami. Il lui envoya une petite somme d'argent. - Monsieur le Marquis et Madame la Marquise de la Jeannotière s'étonnèrent beaucoup que leur fils avait tant de patience <sup>pour</sup> avec un garçon de village.

"Comment," dit Madame la Marquise à son fils Tristan, - il t'écrit des impertinences et tu lui envoies de l'argent!"  
- "... il t'écrit des impertinences et tu lui envoies de l'argent" - reprit le Marquis.

"Tu as un ~~bon~~<sup>tendre</sup> cœur, mon fils; viens que je t'embrasse de tout mon amour maternel!" - s'écria Madame;

- "Oui," répéta le Marquis machinalement, - tu as un tendre cœur mon fils... viens que je t'embrasse de tout mon amour maternel!" - Jeannot rougit de nouveau.

Quelques jours après il reçut une lettre, <sup>il</sup> l'ouvrit et y trouva la somme qu'il avait envoyée à Colin. Monsieur de la Jeannotière et quelques uns de ses <sup>nouveaux</sup> camarades, y étaient présents. - Jeannot rougit encore une fois mais ne voulant pas faire voir son embarras il dit à voix basse: "Ingrat!"... Nous ne voulons pas décrire le chagrin de Colin, - le tendre lecteur s'imaginera mieux son désespoir. - (suite en fin au prochain numéro)

Avec l'âge de Jeannot, croissait aussi son adresse  
 dans la danse, et la hauteur ennoblit ceux, qui n'étaient  
 pas si riches que lui, ou qui n'avaient aucun surnom  
 de Comte ou de Marquis. - Il avait dans sa jeunesse  
 beaucoup de camarades parmi les fils des premiers  
 Seigneurs de France; parcequ'il était riche; plus tard,  
 arrivé à cet âge où il pouvait s'amuser avec les personnes  
 distinguées il visitait tous les salons de Paris, on le  
 trouvait à chaque bal, à chaque soirée, à chaque réunion,  
 dans tous les ~~salons~~ théâtres, dans tous les cafés, partout  
 où on trouvait quelque amusement. Tristan devint ami  
 des fils de tous les personnages les plus distingués  
 de France, malgré sa mauvaise éducation, - parcequ'il était  
 riche. Les dames ne connaissaient plus d'autre conversation  
 que celle du jeune Marquis de la Jeunesse. "Comme il est galant  
 pour nous!" disaient-elles, - et il sera l'unique successeur <sup>de son père</sup> ~~de~~  
 le Marquis et de son immense fortune!" - Les dames qui  
 avaient des filles les fardaient de rouge et blanc, achetaient



achetant des parfums et ~~des~~ divers<sup>es</sup> cosmétiques, .  
faisant venir chaque jour le dentiste et le friseur  
et voulaient seindre absolument les cheveux de leurs filles  
lorsqu'elles apprirent que Tristan aimait les cheveux noirs.  
On fit même regarder les jeunes demoiselles toute la  
journée un drap noir: peut-être, disait-on <sup>à</sup> changera-t-elle  
bleue des yeux de nos filles en noirs, <sup>par la réflexion perpétuelle de cette couleur</sup> et Tristan aime  
beaucoup les yeux noirs!! On l'invitait partout à dîner, on  
à souper, mais il disait toujours: "si j'avais le temps  
je viendrais pour un quart-d'heure." Et on était heureux  
d'obtenir une <sup>pareille</sup> réponse. — Jeannot venait ~~viens~~ au bal, il  
restait <sup>une</sup> ~~une~~ demi-heure et partait avec son équipage magnifique  
pour arriver à un autre. Ainsi se passèrent quelques années;  
mais il était assez raisonnable <sup>pour</sup> ~~de le servir~~ qu'il lui  
manquait un peu d'éducation. Il se fit donner des  
leçons des premiers et plus célèbres professeurs de Paris et  
il acquit <sup>réellement</sup> en vérité une éducation superficielle.  
Il devint le premier élégant de Paris, il monta le  
mieux

le mieux le cheval le plus sauvage, il tenait le pistolet  
et il était ~~un~~ des <sup>meilleurs</sup> tireurs <sup>lancés</sup> de province.

Il distribuait des soufflets d'un côté et ~~de~~ d'autre,  
il coupait des nez et des oreilles, et on l'entendait dire  
souvent des impertinences aux dames dans un lieu public,  
mais on était toujours poli pour lui, - parce qu'il était  
riche. - Monsieur de la Fumotière perdait beaucoup ~~de~~  
l'argent, Madame en perdait <sup>d'avantage</sup> ~~plus~~ mais le jeune Tristan  
en perdait le plus. - L'énorme fortune commença à se  
diminuer, mais Monsieur de la Fumotière travaillait jour  
et nuit, il ~~faisait~~ <sup>faisait</sup> ~~des~~ <sup>affaires</sup> ~~affaires~~ avec divers banquiers et  
hommes de commerce, et il regagna la fortune aidant,  
ce qu'il avait perdu. Sa richesse ~~croissait~~ croissait de  
plus en plus lorsqu'il quitta les moyens honnêtes de  
gagner de l'argent et se gagna par des tromperies  
ignominieuses. ~~qui~~ ignominieuses l'âme la toine l'haléine  
gagner de l'argent et se gagna par des tromperies payant



le poêle  
la  
le poêle

Le salon que Tristan <sup>fréquentait</sup> ~~visitait~~ le plus était celui  
de la Duchesse de Carabas, dont nous avons fait déjà  
~~la~~ mention. Cette dame était <sup>alors</sup> dans ce temps la première  
élégante de Paris, et par ~~conséquent~~ la première du monde.  
Elle ~~était~~ <sup>avait été</sup> auparavant une des personnes les plus riches  
de France, mais après la mort de son mari, elle <sup>avait</sup> dépensait  
~~tant~~ pour ses robes et <sup>ses bijoux</sup> joailleries et ne s'occupait  
<sup>le plus</sup> ~~point~~ des affaires qu'auparavant administrait son mari;  
qu'elle ~~était~~ <sup>fut</sup> obligée de vendre la plus grande partie de  
ses biens, pour pouvoir se parer encore quelques années.  
Elle savait bien, que cette <sup>la</sup> petite fortune qui lui était  
restée serait bientôt dépensée totalement, mais elle voulait  
cacher au monde ses dettes et sa dette prochaine en  
donnant des soirées tous <sup>les</sup> Mardis et Vendredis, et cette  
finesse lui réussit. - Elle voulait rester absolument  
la première élégante, quoique cette pensée la tourmentait  
jour et nuit: "Que ferai-je après <sup>avoir dépensé mon</sup> que le dernier soir <sup>sera</sup> tout  
toutes <sup>tous</sup> dépensé?"



de pensée? " - Elle se consolait toujours <sup>par</sup> cet grand air de Bertrand dans l'opéra " Robert le Diable " qui commence <sup>par</sup> des paroles: " <sup>L'or</sup> L'argent n'est qu'une chimère. "

Mais la catastrophe fatale s'approchait de jour-en-jour, il fallait trouver un moyen pour ne pas tomber dans la plus grande misère: il fallait <sup>se</sup> s'abstenir de toutes <sup>les</sup> dépenses: ... non, dit elle, - je vivrais <sup>grande dame</sup> en seigneur, jusqu'à <sup>mon</sup> dernier sou soit dépensé. Il n'y avait point d'autres moyens; elle n'attendait rien avec plus d'ardeur que la mort de sa tante, parce qu'elle croyait <sup>en hériter</sup> devenir son successora; mais si la vieille tante ne meurt pas avant <sup>ma déchéance</sup> la chute, ou si elle <sup>fait</sup> un testament contraire à <sup>mes</sup> ~~ses~~ espérances? ... " Il n'y a point de salut pour moi " pensait-elle en versant des larmes mais elle fit appeler pourtant le tailleur et le joailler, et payait des sommes immenses à la marchande de modes. ~~~~~

Pélagie, la fille de la Duchesse de Carabas était justement

justement dans l'âge de se marier. Cette pensée  
consolait la mère; peut-être, croyait-elle <sup>Pélagie</sup> se marier  
~~Pélagie~~ avec un riche Seigneur, et celui-là paiera nos  
dettes, et moi, je pourrai de nouveau me parer plus  
que jamais. - Pélagie avait une éducation assez  
soignée, une jolie taille, des grands yeux noirs et des  
cheveux plus ~~luisants~~ que des plumes de corbeau.

Mais elle avait comme la plus grande partie des personnes  
délicates, <sup>le</sup> visage pâle. K K K K K K K

Le Marquis Tristan visitait souvent Madame la  
Duchesse et causait beaucoup avec sa fille à laquelle  
sa mère avait ordonné d'être très polie pour le riche  
Marquis. - Les visites hebdomadaires de Tristan se  
changèrent peu-à-peu en quotidiennes.

N

ous avons fini l'histoire des aventures du Marquis  
Tristan de la Jeannetière jusqu'à ce <sup>moment</sup> point, où il avait changé  
ses visites hebdomadaires chez la Duchesse de Calabar en <sup>visites journalières</sup> quotidiennes.

Tout-à-coup il voit que Léon, le fils de Monsieur Cocardeau,  
commence à visiter encore plus fréquemment que lui le palais  
de la Duchesse, et qu'il caute encore <sup>l'après</sup> plus avec sa fille.

Tristan ne craignait point, ~~que son rival lui soit dangereux~~  
parce qu'il voyait bien que la mère et la fille <sup>étaient</sup> plus  
polies pour lui, que pour Monsieur Cocardeau. - Et, en vérité  
c'était ainsi : Tristan, beaucoup plus riche que Léon était  
par conséquent beaucoup plus distingué par la Duchesse. -

À un bal public Léon mit ~~à~~ par ~~par~~ dessein ou par  
maladresse son pied sur celui de Tristan. -

- "Vous êtes bien adroit, Monsieur !" s'écrie Tristan,  
Léon <sup>par</sup> répond d'un soufflet terrible, qu'il lance de toute sa  
force sur le visage de Tristan. - Tristan le rend. - Léon  
lui annonce une affaire sérieuse, Tristan l'accepte, et le  
lendemain il fend le nez de son adversaire en deux  
/ comme



Comme il avait défoncé celui de papier de Monsieur  
Cocardeau & père au bal marqué. - Monsieur Léon  
cessa tout-à-fait ses visites chez la Duchesse de Carabas.

Quelque jours après, la Duchesse de Carabas fit  
la connaissance d'un jeune Baron de Richerville.

Ce jeune homme n'était entré dans la Société qu'après la  
mort de son père, il y avait quelques mois. Celui-ci était un pauvre  
banquier, juif converti, ~~il~~ avait <sup>amassé</sup> par diverses tromperies  
une grande fortune. On ~~avait~~ <sup>était</sup> même d'avis qu'il était plus  
riche que le Marquis de la Jeannotière. - Son fils unique,

le jeune Baron Oscar, avait fait une visite à Madame de  
Carabas; quelques semaines après, le ~~peu~~ malheureux Tristan  
ne pouvait jamais venir chez elle sans y trouver le Baron.

La mère était plus polie pour le Baron, mais la fille  
parlait néanmoins plus avec le Marquis. Monsieur Oscar  
lui déplaisait quoiqu'il fût assez beau et <sup>gentil</sup> ~~beau~~ parce qu'elle  
haïssait tout les juifs. -

La Duchesse de Carabas donnait un bal; beaucoup de monde

il y était

y était rassemblée: Monsieur Oscar louait Eugène Sue et son "Juif errant", dans le moment ou il était dans sa plus grande extase en faisant l'éloge du beau style de l'auteur, - Tristan l'interrompit "Est-ce que Vous louez le "Juif errant" à raison que votre père fut juif lui-même ?" — "Quelles bêtises ~~que~~ tu dis là fils de paysan !" — "Je ne ~~me~~ <sup>retiens</sup> jamais mes paroles, mais je les confirme !" s'écria Tristan en lui lançant <sup>donnant</sup> un tour de ~~nasarides~~ <sup>sur le nez</sup> [chiquenaudes, troquignoles]. - Le Baron devint rouge de colère, mais il lui répondit avec sang froid :

"Je te les rendrai demain, faquin !" .....

On <sup>désigna l'endroit</sup> constitua la place où le duel devait avoir lieu, on <sup>choisit</sup> désigna l'arme avec laquelle ils se devaient massacrer, et on <sup>prît</sup> ~~choisit~~ enfin des seconds. - Le lendemain les deux adversaires parurent à l'heure désignée; ils semblaient calmes quoique leurs cœurs étaient remplis de colère et de cette haine qui ne désire à voir que le sang de l'ennemi.

Singulière curiosité! ! .....

(La suite au prochain numéro.)

Tristan ne le savait point, que son adversaire, était un  
second Chevalier de Saint-George <sup>pour</sup> dans l'espadaon et il lui  
proposa cette arme. Pour le duel, Le Baron Oscar y  
consentit. Tristan commença tout-à suite au commencement  
un moulinet, le Baron se retira sans se défendre <sup>ou ni</sup>  
attaquer l'adversaire, mais enfin lorsqu'il <sup>remarqua</sup> ~~fut~~ que Tristan  
était déjà fatigué, il développa une terrible attaque et  
blessa légèrement la main d'un coup de manchette.

L'affaire ne pouvait plus être continuée puis qu'on était  
convenu qu'on cesserait de massacrer au premier sang.

La main ensanglantée, les habits <sup>en désordre</sup> ~~trajaneux~~, le  
visage <sup>sale</sup> couvert de gouttes de sang, Tristan ~~entra~~ <sup>entra</sup> dans sa  
maison avec une physionomie bien triste, <sup>lui que</sup> ~~et~~ il était sorti  
en sifflant une chanson guerrière. — La mère l'embrassait  
mille fois en pleurant et en poussant des cris qui auraient  
déchiré le cœur du tendre lecteur s'il les avait entendus.

Monsieur de la Jeannotière imitait les larmes et les cris  
de son



de son épouse. Tristan était triste mais il souffrait  
~~en~~ silence. — Le lendemain Tristan voulait faire une  
 visite à la Duchesse de Carabas, mais il ne fut pas reçu;  
 il demanda ~~le~~ <sup>au</sup> domestique s'il y avait quelqu'un et  
 on lui répondit que le Baron de Richeville s'y trouvait.  
 Il essayait encore <sup>plusieurs</sup> ~~quelques~~ fois s'il ne serait pas  
 reçu mais on lui <sup>répondit</sup> ~~donne~~ toujours ~~une~~ réponse que  
 la Duchesse n'avait pas le temps. Il ne fréquenta donc  
 plus ~~le~~ <sup>des</sup> palais de la Duchesse de Carabas; mais il  
 écrivit une lettre (à Pélagie) qui aurait ~~déchiré~~ <sup>perdu</sup> le cœur  
 du lecteur s'il l'~~avait~~ <sup>avait</sup> lue, comme elle ~~x~~ déchira  
~~le cœur~~ <sup>celui</sup> de Pélagie. — Elle n'aimait point le Baron  
 de Richeville, au contraire, elle le haïssait parce que  
 son père était juif. Elle donna à Tristan par le  
 domestique qui lui avait apporté sa lettre un Rendez-Vous.  
 Tristan y <sup>vint</sup> ~~parut~~ à l'heure désignée. Ils y parlèrent beaucoup  
 et longtemps; leurs paroles auraient déchiré le cœur  
 du sensible lecteur s'il les ~~avait~~ entendues. —

f. Le Rendez-

Le Rendez-Vous avait été donné par Pélagie dans un jardin; l'auteur était caché derrière un arbre et prêtait l'oreille pour entendre les paroles des deux amants, mais ils parlèrent beaucoup ~~à~~ <sup>à</sup> basse voix et l'auteur ne pourrait saisir que les mots qu'ils prononcèrent plus haut. -

Tristan se jeta trois fois à genoux, deux fois il fut relevé, la troisième fois lorsqu'il dit d'un air de héros;

"Fuyons!" - elle répondit: "Non, c'est impossible!" -

<sup>Le</sup> La <sup>entretien</sup> ~~entretien~~ de Tristan commençait par "Mon cœur....."  
..... "et finit <sup>par</sup> par: "..... jusqu'à mon tombeau..... je

vous le jure!" Pélagie répondit: "..... je mourrai plutôt,

que....." L'auteur, caché derrière un arbre ne pourrait

<sup>en</sup> entendre d'avantage. - Ils se dirent le dernier adieu en

~~proposant~~ <sup>proposant</sup> des profonds soupirs. - En vérité, tu aurais

pleuré avec eux, cher lecteur, si tu aurais entendu

leurs soupirs; - si tu aurais vu leurs larmes!.....

La suite au prochain Numéro.







(37)  
Pendant que cela se passait dans le palais de la Duchesse  
de Carabas, ses amis du jeune Baron, recherchaient par diverses  
intrigues le ~~véritable~~ <sup>véritable</sup> état de la fortune de son ~~fiancé~~ <sup>fiancé</sup>, et ils lui  
dirent la vérité. Les dettes de la Duchesse ~~étaient~~ <sup>s'élevaient à</sup> une  
somme énorme. Le Baron ~~devint~~ <sup>fut</sup> stupéfait en entendant  
ses amis parler ainsi. Il alla tout-d'un-coup au palais  
de Carabas, monta l'escalier et sans <sup>se faire</sup> annoncer ~~sa venue~~, il ouvrit  
avec fracas la porte en entrant dans la chambre de la  
Duchesse : " Vous ~~me~~ <sup>me</sup> voulez voir <sup>en</sup> infiler dans la chute de  
votre fortune noyée des dettes. Mais toutes ~~les~~ <sup>vos</sup> ~~trouperies~~ <sup>trouperies</sup> ne vous aideront à rien, Madame !... Je déclare  
nul le contrat de mariage. "

— Mais Monsieur, répondit la Duchesse toute pâle et  
embarrassée, — le contrat est signé, " et elle lui montra  
cet acte. —

Le Baron l'arracha de la main de la Duchesse,

le déchira

le déchira en mille <sup>morceaux</sup> pièces et les jeta par la fenêtre  
où le vent s'en empara et le dispersa dans les quatre  
<sup>points</sup>  
~~entrées~~ du monde.

La Duchesse <sup>regarda tout cela</sup> <sup>d'un air</sup> observa ~~avec~~ cette cérémonie comme pétrifiée,  
sans dire un mot, enfin elle reprit ses sens et devint  
rouge de colère mais elle retint pourtant dans son âme  
les paroles offensantes que le cœur irrité lui <sup>inspirait</sup> mettait  
dans la bouche. — " Eh bien ! — dit elle enfin de l'air  
calme " L'orgueil blessé, quoique d'un vix tremblante, —  
eh bien Monsieur, je Vous ordonne de quitter tout-à-  
suite ma maison, et de n'y revenir jamais. "

— " Oh, je la quitterai à l'instant même, sans  
vos ordres, Madame; — mais soyez ~~en~~ sûre que dans deux  
jours il n'y aura personne à Paris qui ne <sup>sache</sup> ~~sachera~~  
que ce n'est que par votre effronterie que vous faites  
écroire au monde que votre fortune est immense et qu'elle  
ne s'est <sup>point</sup> diminuée ~~point~~ depuis la mort de votre <sup>mari</sup> ~~marie~~  
Les contes de votre immense fortune, qui n'existe pas sera  
un proverbe nouveau qu'on répètera souvent. " J. La Duchesse.

La Duchesse pâlissait de plus en plus, enfin elle prit le Baron par la main en l'arrêtant :

"Monsieur, -- <sup>faible et</sup> reprit elle d'une voix (tremblante et en <sup>prenant</sup> ~~changeant~~ son physionomie qui exprimait la hauteur et le mépris) ~~avec~~ <sup>avec</sup> un air soumis et suppliant : -- Monsieur, Vous Vous sentez offensé, et moi je ne voulais point toucher Votre honneur. -- Je Vous demande mille fois pardon."

Le Baron sourit ironiquement.....

"Monsieur, continua la Duchesse, -- Vous connaissez notre malheur, Vous savez comme notre sort est déplorable, -- Votre cœur est plein de <sup>bonté</sup> ~~pitie~~ -- plein de pitié pour les malheureux..... Monsieur, je Vous prie, je Vous conjure, ayez pitié de nous !".....

-- "Rendez-moi le présent que j'ai donné hier à Votre fille, dit le Baron après un <sup>moment de</sup> ~~petit~~ silence, -- et je Vous donne ma parole d'honneur qu'on ne ~~sacra~~ rien de Votre prochaine diète jusqu'à ce que Vous n'ayez plus  
/ un sou



un sur même, à dépenser." Le Baron trahit par ces paroles ~~qu'il a~~ <sup>son origine</sup> ~~retrouvé~~ son caractère juif malgré ~~celui~~ <sup>sa conversion</sup> qu'il ~~était converti~~. La Duchesse lui rendit le coup.

- "A présent, Madame la Duchesse! - continua Oscar, agréer d'accepter mes plus sincères souhaits que vous réussissiez à tromper quelqu'un, et de vous <sup>comme vous avez essayé sur moi</sup> sauver de la misère par sa fortune. - Vraiment, c'est un bon moyen de lui <sup>un mariage</sup> donner la bague nuptiale avec votre fille unique, et d'occuper sa fortune pour se parer le plus possible.) (élegamment et pour payer des immenses dettes. - D'ailleurs Madame, votre fille, Mademoiselle Pélagie <sup>étant aussi</sup> ~~est~~ si belle et ayant tant de grâce peut facilement entraîner quelqu'un à se marier avec elle. - Je suis votre plus humble serviteur, Madame la Duchesse!..." et en faisant un salut courtois il sortit de la chambre en éclatant de rire. -

La Duchesse tomba en sanglotant à haute voix, presque évanouie sur le canapé d'ébène et de velours; sûre.

J. de la Hütte

de ~~la chute~~ <sup>ruine</sup> inévitable, elle était au désespoir. —

Et l'agie ? .... le lecteur voit peut-être qu'elle ne  
pourrait ~~se~~ <sup>con</sup>tenir sa joie, de ce que le Baron qu'elle haïssait  
autant ne serait plus son mari, et qu'elle pourrait avoir  
l'espérance de se marier avec Kristan qu'elle aimait ~~autant~~  
et avait elle était aimée avec tant d'ardeur ? — — — Non,  
au contraire, elle s'asseyait viv-à-viv du canapé où  
sanglotait sa mère, et elle ~~pleurait~~ <sup>versait</sup> des larmes  
~~amères~~ <sup>amères</sup>, elle regrettait le beau collier que le Baron Oscar  
lui avait donné et qu'il <sup>avait</sup> repris plus tard. —

La suite au prochain numéro.

quous

24

Quelques jours après la petite aventure. De la  
 Duchesse de Carabas avec le Baron de Richeville, que  
 nous avons décrit dans le dernier numéro, <sup>il y avait</sup> se trouvait  
 dans un café de Paris beaucoup de monde de différente  
 condition. Mais dans toutes les <sup>maisons</sup> ~~maisons~~ <sup>publiques</sup> ~~publiques~~,  
 on fait à l'ordinaire ~~une~~ conversation même avec ceux  
 qu'on ne connaît point, et on <sup>désigne</sup> ~~nomme~~ <sup>entre soi</sup> les personnes  
 qui <sup>les</sup> fréquentent entre ~~les~~ amis, d'après leurs physionomie  
 ou leur vêtement. - Dans ce café était le même cas.

On y parlait ~~de~~ ~~politiques~~ politiques, des nouvelles  
 qui <sup>se</sup> ~~passaient~~ <sup>passaient</sup> à l'instant la ville, etc. --

Une "barbe en pointe" racontait à Tristan (qui s'y  
 trouvait, mais avec une physionomie triste) de quelle  
 manière et par quelle tromperie "un certain Monsieur  
 de la Jeannotière" avait acquis son immense fortune.

Tristan ne se hâtait point de lui répondre qu'il  
 était son fils. - Un "paletot blanc" en voyant  
 un numéro du "Moniteur" déployé devant lui, et voulant  
 le prendre



2<sup>or</sup>

Mademoiselle Pélagie

le prendre, commença une conversation avec lui, en lui énumérant les orateurs les plus célèbres de l'Assemblée nationale. On pouvait deviner facilement, que c'était l'objet favori du "paletot blanc" parce qu'il n'en voulait plus finir. Pendant ce temps une nouvelle groupe se forma. Une "fleur de velours" raconta quelque chose à un Monsieur qui tenait dans sa main une canne ~~de~~ d'ébène <sup>à poignée d'or</sup> avec un bouton doré, et un lorgnon <sup>à l'œil</sup> dans ~~la~~ ~~main~~. Une "dravate rouge" avec son barbet ~~à côté~~ s'en approchait et après <sup>venait</sup> lui une grande et maigre figure avec une énorme moustache jaune et des cheveux coupés "à l'enfant", - la "barbe en pointe" et quelques autres personnages <sup>comme s'ils se trouvaient</sup> ~~qui se trouvaient~~ partout quoiqu'on ne les voit nulle part. -

lui La "blouse de velours" racontait à "la canne d'ébène" ~~au~~  
 ble le lorgnon quelque chose de peu d'importance, mais tout-à  
 coup elle s'interrompit elle-même en s'écriant : " Ah !...  
 je Vous raconte quelque chose qui Vous ennuie pour sûr et  
 j'oublie de Vous dire ce qui s'est <sup>arrivé</sup> ~~passé~~ <sup>du</sup> mariage  
 dont on parlait ~~tant~~, ~~sur~~ le mariage du Baron de  
 Rideville avec la Duchesse de Carabas..... c'est donc  
 la nouvelle la plus importante que nous ayons ! -"  
 "Un Lavater aurait remarqué la curiosité qui se  
 peignait sur tous les visages. - " Le valet-de-chambre, continua  
 la "blouse de velours" (il avait la réputation d'un grand nouvelliste)  
 le valet-de-chambre de la Duchesse m'a dit en secret que  
 la Duchesse Pélagie picurait <sup>pendant</sup> deux jours de suite, que le  
 Baron ~~Wéar~~ est venu enfin comme furieux, entra dans  
 le salon et après avoir dit quelques impertinences qu'il  
 dédara le contrat de mariage qui était signé, - mais il n'en  
 sait point la cause, - enfin il le vit sortir ~~éclatant~~  
 de rire

de rire, et il a vu qu'il emportait la cassette avec le jol<sup>un</sup>  
collier de perles et de diamants qu'il avait donné ~~le~~ jour  
la veille  
avant à Mademoiselle Pelagie !... Le valet-de-chambre curieux  
de savoir ce qui s'était passé dans le salon, s'approcha  
~~de~~ de la porte et ~~en~~ prêtant l'oreille il entendit

~~que~~ les deux dames sanglotter !!

— "C'est impossible !" s'écria la "barbe en pointe"

— "C'est impossible !" dit la "moustache jaune"

— "C'est impossible !" répétèrent les autres personnes.

— "C'est curieux !" dit la "canne d'ébène" en terminant  
sa canne.

"Il disait souvent qu'il était si content de se marier avec

Mademoiselle Pelagie." dit la "barbe en pointe" en retroussant  
légèrement sa barbe.

— "On m'a dit la même chose, — dit la "cravate rouge" qui  
n'avait pas encore dit un mot; C'était un amateur  
des antiquités, des barbets et de l'argent. Il avait  
un surtout assez vieux, une cravate rouge, des lunettes,  
Virgile dans sa poche, Cicéron sous l'épaule, un barbet  
/ derrière lui



Derrière lui, et une tabatière dans sa main. —

— „On m'a dit la même chose, — dit il en ouvrant sa tabatière, — on m'a dit que le Baron avait un rival qu'il craignait terriblement.“

— Non, dit la moustache jaune, il est donc le premier. <sup>Quelliste!</sup> <sup>espadonneur!</sup>

— „Et pourtant, <sup>dit la „cravate rouge“)</sup> ~~quelqu'un~~ m'a dit cela, qui se non opinari sed scire, non audivisse, ~~sed~~ <sup>non</sup> vidisse, non interfuisse sed egisse dicit!“ .....

— „Oh la Dulcine l'élégie aura une surabondance de <sup>dit la „moustache jaune“</sup> concurrents.

— „Elle est donc si belle!“ dit la „barbe en pointe“ <sup>en caressant sa barbe</sup>

— „Elle est donc si riche!“ dit la „cravate rouge“ en caressant son barbet.

— „Mais pourquoi aurait-elle pleuré?“ <sup>Demanda</sup> ~~appela~~ la „canne d'ében“

— „Flere licet certo, flendo diffundimus iram“ dit la „cravate rouge“

— „Je connais même quelqu'un, dit la „blouse de velours“ — qui sera bien estimé à présent dans le palais Carabas.“

— „Qui donc?“ — s'écria la „barbe en pointe.“ <sup>et toute la compagnie.</sup> „la moustache jaune“

La „blouse de velours“ se retourna et dit en remarquant Tristan: „Messieurs! pardonnez-moi cette fois.....“

"Je suis bien occupé... je n'ai point de temps." Il prit son chapeau blanc à grands bords et sortit.

"C'est curieux!" dit <sup>la</sup> "barbe en pointe." —

La blouse de velours entra dans le café vis-à-vis et y répéta. ~~Le~~ <sup>venait de</sup> récit qu'il ~~avait~~ <sup>fait</sup>.

Pendant ce temps Tristan ennuyé sans cesse par le "paletot blanc" <sup>qui le retenait</sup> ~~de~~ des orateurs les plus célèbres de l'assemblée nationale faisait semblant de l'écouter, mais il ~~écoutait~~ <sup>suivait</sup> attentivement la conversation sur la Duchesse de Calabre.

Le Marquis Tristan sortit enfin du café où il avait reçu l'heureuse nouvelle, que le Baron Oscar de Richville <sup>avait</sup> rompu le contrat de mariage de la Duchesse d'Elagie de Calabre. Il avait donc regagné l'espérance que ses vœux les plus ardens, seraient accomplis. —

Tristan retourna chez lui, s'habilla le plus soigneusement possible, retroussa quelques-fois sa moustache avec un

„fixateur de cheveux“, une fois il la fixait plus haut,  
 l'autre fois plus bas, mais il ne pouvait se décider  
comme cela serait le mieux, enfin il la fit droite et  
 pointue. Il fit venir le friseur pour s'orner les cheveux  
 mais il ne pouvait de nouveau ~~se~~ décider quelle frisure  
 le rendrait ~~le~~ plus beau. — Après s'~~être~~ <sup>habillé</sup> et  
 frisé <sup>pendant</sup> trois heures et demie, il monta dans sa voiture et  
 partit. La domestique ferma la portière et son maître  
 lui dit: „Au palais Carabas!“ Le cocher mit ~~en~~ <sup>en</sup> ~~fonction~~ <sup>en</sup>  
 mouvement et les chevaux entraînèrent la voiture au moindre  
 élan. — ~~Dans~~ Un quart d'heure <sup>après</sup> la voiture s'arrêta  
 devant le palais magnifique de la Duchesse Carabas.  
 Le <sup>laquais</sup> ~~valet de chambre~~ sauta de sa chaise, monta les escaliers du  
 palais, ~~frappa~~ <sup>frappa</sup> à la porte et le domestique de la Duchesse lui  
 ouvrit. — „Monieur le Marquis Tristan de la Jeannotière!“  
 Le valet de chambre de la Duchesse entra dans le salon et demanda  
 „Madame si elle ~~se trouve~~ <sup>est</sup> à la maison pour le Marquis  
 de la Jeannotière. — „Bien, bien — dit la Duchesse, priez le,  
 j. je le reçois.“



je le reçois!" ~~Le~~ contentement était visible dans les  
yeux de <sup>la</sup> mère que dans ceux de la fille. - Le valet-de-chambre  
sortit en disant à son camarade, qui attendait dans l'anti-chambre  
"Madame la Duchesse prie <sup>Monsieur</sup> (le Marquis)....."

Le domestique du Marquis descendit ces escaliers encore plus  
vite qu'il les avait montés et dit à son maître: "La  
Duchesse Vous reçoit - Monsieur!" La joie se peignait sur  
le visage de Tristan; on lui ouvrit la portière, il descendit  
les degrés de la grille, salué par le portier du palais d'un  
air courtois. Nous ne voulons pas être longs dans nos  
descriptions, nous ne décrirons donc plus comme il monta  
les escaliers de marbre, comme il traversa l'anti-chambre,  
avec quelle légèreté et adresse il jeta son manteau dans  
les mains du valet-de-chambre, et enfin comme il mit  
pour la dernière fois en ordre sa Toilette et sa frisure.

Le valet-de-chambre ~~se~~ ouvrit devant lui la porte du salon  
dont la splendeur éblouissait les yeux. - Tristan entra  
et après avoir salué près de la porte, il salua

/ la Duchesse

la Duchesse en s'approchant d'elle 'du côté' droit, et encore une fois en reculant vers la gauche. — Après avoir fait ces trois saluts il s'approche du canapé où se trouvait Madame la Duchesse, et fait encore un compliment à Mademoiselle d'Elagui qui était assise sur un fauteuil.

— La Duchesse s'était appuyée nonchalamment avec sa main sur une table de mosaïque et elle lisait „le petit courrier des Dames“, elle <sup>ne remarqua</sup> n'observait pas le premier salut de Frédon au second elle fit tomber le journal et fit semblant d'être un peu effrayée de <sup>la présence</sup> de quelqu'un ~~était entré~~ dans <sup>son</sup> salon; au troisième salut, elle se leva et salua le Marquis en lui disant: „Ah! Monsieur, avez-vous donc oublié totalement le palais Carabas?“ —

— „Madame! comment pourrais-je oublier cette maison, lorsqu'il n'y a pas un plus grand bonheur pour moi que l'honneur de pouvoir <sup>être admis</sup> fréquenter chez Vous, Madame!“

— „Vous êtes bien gentil Monsieur, — mais pourquoi n'êtes Vous pas venu depuis si longtemps chez nous?“

„Les circonstances — Madame.....“

 A. L. L. L.




"Ah - il ne faut pas observer les circonstances, - Vous  
êtes donc toujours le bien venu dans mon palais. "

- " Rien ne me peut rendre plus heureux que ces  
paroles, - Madame. "

" Eh bien, Monsieur venez donc plus souvent chez nous, "

- " Je crains de ~~ne pas~~ Vous ennuyer. "

" Oh, soyez sûr que Vous ne nous ennuyez jamais; ni  
moi ni ma fille. - C'est un grand plaisir pour  
nous de voir quelqu'un ~~qui~~ d'une si bonne éducation  
~~que~~ que Vous, Monsieur. " - etc. 

e Poailles - Poailles

vers le Sud - - 1810

le 1<sup>er</sup>



Suite.

Pendant ~~que~~ ~~l'instant~~ que le Duchesse de Carabas et le Marquis de la Jeannotière se <sup>tuttaient</sup> ~~pignaient~~ à se dire mutuellement de Compliments, on voyait sur le chemin qui conduirait au palais Carabas quelqu'un qui marchait à grands pas et semblait le diriger vers ce palais, parcequ'il y fixait ses petits yeux rougeâtres. - Il était enveloppé d'un paletot gris et pour se garantir du vent froid qui soufflait alors à l'instant il avait ~~mis~~ les mains dans les grandes poches de son paletot et ~~porta~~ ~~un~~ ~~pin~~ ~~sur~~ ~~le~~ ~~cou~~ ~~pour~~ ~~se~~ ~~enfoncer~~ dans son collet. - Le paletot large, la <sup>cravate</sup> ~~fiche~~ dont sa gorge était enveloppée, le haut chapeau à ~~deux~~ <sup>très</sup> grands bords, et ce grand collet levé couvraient tout à fait son visage. On ne pouvait voir entre la <sup>cravate</sup> ~~fiche~~ et les bords du chapeau que les cheveux et les oreilles et quoiqu'on ne ~~pût~~ voir que très peu de l'un et de l'autre on pouvait cependant <sup>au premier aspect</sup> ~~percevoir~~ <sup>supposer</sup> au moins, si non ~~certifier~~ que ce Monsieur avait des longs cheveux et des grandes oreilles. Il marchait à grands pas et imitait la manière de marcher

marcher les Jandys en se balançant tantôt à droite,  
tantôt à gauche comme s'il réfléchissait à quelque chose  
d'importante, et il branlait souvent la tête en poussant  
un léger gémissement. Tout cela, et surtout ses grands  
par et la canne qu'il portait sous l'épaule lui donnaient  
l'air du juif errant, mais ses pantalons noirs et les  
bottes bien décorées devaient <sup>en</sup> dire que ce n'était pas lui.  
Le vent souffla plus fort et enleva ses longs cheveux  
blonds; et fit voir aussi en soulevant <sup>son</sup> ~~le~~ paleot gris ~~qu'il~~  
portait un habit élégant, ~~mais~~ mais notre infatigable marcheur  
n'y faisait pas attention au vent. Le vent était pour sûr  
irrité <sup>de l'indifférence du marcheur</sup> qu'on ~~ne~~ ne l'observa pas, parce qu'il souffla encore  
plus fort ~~et~~ et enleva <sup>lui</sup> ~~le~~ <sup>son</sup> chapeau. ~~De notre marcheur.~~  
<sup>Notre marcheur</sup> ~~était-il~~ s'arrêta tout <sup>à coup</sup> ~~de suite~~ dans sa marche comme  
s'il eut été pétrifié, mais il ne resta pas comme  
pétrifié à la même place, au contraire, il se retourna  
et courut de toutes ses forces pour atteindre son chapeau  
enlevé par le vent. Le chapeau était tombé près d'une  
/, flaque de boue.

plaque de boue mais <sup>son maître</sup> il ~~avait~~ réussi à ~~un maître~~  
l'attraper avant qu'il ~~se fut~~ <sup>se fut</sup> ~~entraîné~~ <sup>impétre</sup> dans le brouillard.

Mais la figure de votre maître ~~se~~ changea tout-à-fait;  
lui ~~qui était~~ cet automate qui ~~fait tout~~ avec une juste ~~et~~  
incomparable, dont chaque pas ~~est fait dans un temps~~  
~~déterminé~~, <sup>déviât</sup> ~~il se mouvait~~ tout-à-coup ~~dans~~ ce vif coureur,  
qui veut attraper à toute <sup>force</sup> son chapeau et l'arracher  
au vent <sup>rapace</sup> ~~brigand~~. Mais aussi sa <sup>physionomie</sup>, cachée  
jusqu'à présent dans le paletot et la cravate se découvrit  
totalement, - dans cette grande ardeur de reconquérir son  
chapeau <sup>sur le</sup> ~~au~~ vent, il ne prenait plus garde au froid, mais  
il tira les mains <sup>des</sup> poches et le visage du collet, et  
(quel sera l'étonnement du lecteur!!) il fit voir une  
barbe immense <sup>toute à poil</sup> ~~embrouillée et mise en désordre~~, et une  
blessure qui avait une fois ensanglanté son nez et  
une partie de son front, et ~~qu'il~~ <sup>quelque</sup> ~~déjà guérie~~ elle.  
Elle <sup>faisait</sup> ~~fit~~ pourtant remarquer au premier aspect  
le lecteur s'imaginera pour lui que c'est le "Juif  
errant".



ouant" parce que son paletot, sa barbe, sa blessure, son pas, ses gémissements le rappellent, mais il se trompera, il faut qu'il observe mieux la physionomie de notre marchand: le juif errant, dit Monsieur Eugène Luc, avait une physionomie noble et mélancolique, et notre héros a une physionomie de fou, ~~insignifiante~~ <sup>insignifiante</sup>. Son nez grand et fendu ne s'approche point du nez du juif errant, il ressemble plutôt au nez Cocardeau. .... c'était vraiment Monsieur Léon Cocardeau avec son nez fendu par le Marquis de la Jeannotière. Notre marchand arriva ~~plutôt~~ à la porte du palais. L'arabesque, il passa près du portier, mais <sup>lui</sup> ne le salua pas avec cet air de respect comme il avait salué le Marquis Tristan. Il ~~en~~ avait pourtant <sup>une</sup> raison: le Marquis était arrivé dans un magnifique équipage, suivi de cette imposante livrée, Monsieur Cocardeau au contraire <sup>était</sup> arrivé dans son paletot gris à pied et <sup>n'était</sup> fut suivi de personne, il traînait seulement sa canne derrière lui. - Monsieur Léon s'approche du portier en ~~s~~ demandant.

"Madame

— "Madame la Duchesse, reçoit-elle aujourd'hui ?"

"Non Monsieur, répondit le portier, elle ne reçoit point; elle est malade."

Léon regarda ~~par les~~ <sup>aux</sup> fenêtres du salon (c'était ~~là~~ <sup>ici</sup>), il branla la tête, mit la main dans sa poche et la retira plus lourde. — "Mais, mon ami, — dit-il au portier, en lui glissant quelque chose dans la main, — qui est donc là ?"

"Le Marquis de la Jeannotière," dit le portier à voix basse.

— "Tristan ! et toujours Tristan !" s'écria Léon en repassant <sup>sa main sur</sup> son <sup>et son nez</sup> front ~~(quelques fois avec la main~~ .. et il se tira ~~par~~ la barbe. — Après avoir répété cette grimace deux ou trois fois, il prit sa canne sous <sup>son bras</sup> l'épaule, cacha ~~ses~~ <sup>ses</sup> mains dans les grandes poches de son paletot, et son <sup>enfoussa</sup> air dans son collet ~~en le couvrant~~, et il recommença la même démarche qu'il avait fait pour arriver au palais Carabus.

Un vent âpre et ~~frémissant~~ <sup>piquant</sup> lui rendit le visage encore plus rouge, qu'il l'était de colère.

Et pendant ce temps Madame et Mademoiselle la Duchesse de Carabus ~~se pignaient de dire des~~ <sup>échangeaient</sup> compliments au Marquis Tristan de la Jeannotière qui ~~les~~ <sup>lui</sup> répétait à chaque parole une tirade remplie de flatteries <sup>à la jeune</sup> la jeune Duchesse Pélagie. —

suite.

Il y a déjà assez longtemps que nous n'étions pas dans la maison du Marquis de la Jeannotière, - père. Allons donc au faubourg Saint-Germain, - il faut lui faire une visite; il nous recevra pour sûr.

Au dessus de la porte de la maison on voit les lettres initiales de l'honorable nom du <sup>propriétaire</sup> maître, et ses armes <sup>dorées</sup> ~~d'orées~~. À notre entrée, un <sup>suiss</sup> ~~portier~~ nous salue en <sup>saluant son chef avec</sup> ~~tirant de sa tête~~ un grand bonnet fourré. Il était, d'après le type ordinaire des <sup>suisses</sup> ~~portiers~~ gros et grand, mais son grand manteau de peau d'ours, son haut bonnet et l'énorme canne ~~avec~~ <sup>à pomme</sup> ~~large~~ <sup>à pomme</sup> argentée lui donnaient l'air mirabolant et fantastique en le changeant en géant. - Sa grande barbe noire pouvait effrayer <sup>eux</sup> ~~quelqu'un~~, qui n'était pas habitué à son aspect.

Pour ne pas répéter deux fois le salut du portier et la description de l'intérieur de la maison, laissons entrer cette fois avec nous quelqu'un qui nous racom <sup>ra</sup>tera



sera bien nécessaire dans la suite de notre histoire.

Un jeune homme enveloppé dans un manteau noir un peu usé entre dans ce grand portique où nous avons introduit le lecteur ; il ne regarde point les jolies sculptures <sup>ni</sup> ~~et~~ les peintures „ al fresco “ dans ce ~~vestibule~~ <sup>vestibule</sup> ~~anti-salle~~, au contraire il monte les escaliers de marbre <sup>deux à</sup> ~~en faisant~~ deux degrés d'un seul pas. - Arrivé au premier il sonne et un valet-de-chambre en bas de soie et en souliers lui ouvre la porte, la splendeur et la richesse de sa livrée semblait <sup>en</sup> éblouir les yeux du nouveau <sup>seigneur</sup> ~~seigneur~~, il resta quelque temps muet d'admiration ; il demanda enfin :

„ Est-ce que j'ai l'honneur de parler <sup>au</sup> ~~avec~~ le Marquis de la Jeunotière ? “ et il le salua d'un air plein d'humilité. -

- „ Non Monsieur, Vous Vous trompez, - répondit le valet-de-chambre fier de ce „ qui pro quo “, - je ne suis pas le Marquis, - mais ce sont ici les appartements / de mon

de mon maître. — Voulez Vous lui parler peut-être ?

— „ Oai Monsieur, répondit le jeune-homme, — je voudrai  
jouir du bonheur de pouvoir parler à Monsieur le Marquis.

— „ Eh bien Monsieur, — dit le valet-de-chambre Toujours  
d'un ton plus imposant, — attendez ici dans l'anti-  
chambre, et moi j'irai Vous annoncer. ”

Notre jeune homme entre dans l'antichambre en  
saluant la foule des laquais, des domestiques et des  
dames qui s'y trouvaient, et il s'empresse de se  
détacher son manteau. — Tout-à-coup il s'arrête dans un coin  
et commence à lui demander : „ Venez Vous ~~parler~~<sup>pour</sup> une  
affaire ? ” — „ Que desirez Vous ? ” — „ Oh, Vous  
attendrez encore longtemps dans l'antichambre, ” —  
„ Monsieur est occupé ” — La jeune homme leur  
raconta qu'il était commis d'un marchand de fer  
étamé et de cuivre qui <sup>venait</sup> veut bâtir une fabrique près  
de Paris, mais qu'il <sup>avait besoin</sup> ~~lui manque~~ de d'argent; qu'il  
est donc envoyé ici pour <sup>emprunter</sup> une somme suffisante  
et qu'il

et qu'il avait entendu <sup>dire</sup> que le Marquis de la Jeannetière  
 « <sup>avait</sup> la bonté de prêter pour aider à des projets  
 si nécessaires pour l'humanité, et qu'il veut par  
 conséquent jouir de la générosité du Marquis. » -

Léon se présente ~~rapporter~~ le jeune homme aux domestiques  
 toutes les affaires de son maître et leur montre ses  
 déclarations, et allons voir ce que le Marquis fait  
 lui-même. - On le voit assis <sup>dans</sup> ~~sur~~ un fauteuil, appuyé  
 d'une main sur une Table, et comptant avec l'autre  
 ces ducats, en disant toujours le nombre d'une voix  
 monotone, et en regardant, après avoir dit la somme  
 une figure petite et grasse qui se trouvait à l'autre  
 côté de la Table en faisant un signe affirmatif  
 avec sa <sup>grande</sup> tête après chaque chiffre prononcé si  
 lentement par le Marquis. - Après avoir compté  
 tout, le Marquis se leva et la petite figure débordonna  
 son courtot qui était si long que ses bords touchaient  
 la terre, ~~elle~~ <sup>il</sup> en tira un sac vide et le remplit  
 de ducats.



des ducats. Après avoir accompli cet acte dans le plus grand silence elle signa un contrat déjà prêt. C'était une bonne affaire que le Marquis avait faite, il frotta donc ses mains et prit du tabac comme marque de contentement. La petite figure <sup>au</sup> tant ~~son~~ long surtant s'inclina et sortit. Elle ~~se~~ savait très bien <sup>ou</sup> quelle mauvaise affaire ~~qu'elle~~ <sup>de l'engagement</sup> venait de ~~se~~ <sup>de</sup> ~~l'engagement~~, mais elle avait absolument besoin d'argent pour ne ~~pas~~ <sup>faire</sup> ~~devenir~~ banqueroute et quoique le Marquis lui imposât un pourcent usuraire, les banquiers demandaient encore davantage; il fallait donc qu'elle se décidât ~~à~~ <sup>à</sup> ~~emprêter~~ <sup>emprêter</sup> chez le Marquis. - Celui-ci était content d'avoir réussi à gagner tant d'argent et il ne pensait point par quelle ignominieuse affaire il le gagnait.

La petite figure était sortie, et notre jeune homme entra en mettant en ordre son habit qui n'était pas fait d'après la dernière mode, le frac même était celui de son grand père, mais tout était pourtant  
assez propre

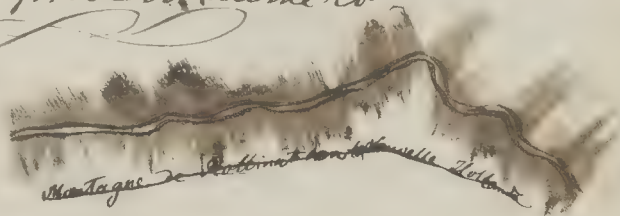
assez propre. Après avoir salué le Marquis dix fois, il lui exposa l'affaire et lui montra ses attestations.

Le Marquis croyait que ce jeune homme qui le valait tant de fois d'un air si soumis, ne connaissait pas l'affaire dont son maître le fabriquant l'avait chargé et qu'il serait facile de lui prêter une somme pour un si grand pourcent <sup>qu'il avait</sup> ~~comme c'était~~ aussi ~~de~~ prêter à la petite figure; mais le Marquis aperçut tout-de-suite que l'humble ~~jeune homme~~ <sup>un homme</sup> était bien <sup>au courant du</sup> ~~insigne~~ <sup>auquel devait emprunter</sup> à quel prix ~~il~~ <sup>il</sup> ~~devait~~ <sup>de</sup> l'argent.

Enfin le Marquis s'arrangea avec le commis et il lui prêta une somme assez considérable pour une rente modérée. - Le contrat fut signé et le jeune homme s'éloigna après avoir remercié mille fois le Marquis. Tout les deux étaient contents de <sup>la conclusion de</sup> l'affaire ~~accomplie~~.

La suite au prochain numéro.

*[Signature]*



## Suite. -

Première plume.

C'est huit heures du soir; - appuyé sur le dos de ma chaise je regarde tantôt le <sup>feu de poêle,</sup> ~~cheminée~~ qui bourdonne légèrement en jetant une lumière rougeâtre sur tout les meubles, tantôt je repasse d'un léger regard mes bougies dont une élaire la chambre d'une grosse flamme comme si elle voulait imiter la grandeur du feu <sup>sp. de</sup> ~~de~~ <sup>chimée</sup>, et l'autre au contraire ne veut pas bien luire et imite à tout moment les craquements du bois ~~qui est dans le poêle~~ qui a de la peine à s'allumer.

Cette circonstance m'amuse beaucoup, - mon imagination toujours vive et <sup>excitée</sup> ~~augmentée~~ <sup>en</sup> ce moment par la scène fantastique dont j'étais témoin, <sup>transformées</sup> ~~inspira~~ la vie aux bougies et ~~les danses~~ en êtres <sup>raisonnables</sup> ~~vivants~~. " Pourquoi, pensai-je dans mon rêve, ces deux bougies qui savent très bien que leur triste sort sera commun, pourquoi se diviseront-elles ~~par la division~~ dans cette vie qui ne sera guère trop longue? ... L'une d'elles veut imiter ces flammes qui chauffent la chambre, l'autre <sup>m</sup> ces craquements du bois <sup>de</sup> ~~defecté~~ par le feu, qui me font tant de plaisir,



de plaisir, - mais ni l'une, ni l'autre n'a rien d'original,  
 tout les deux imitent, mais elles ne sont pas d'accord  
 sur l'objet de leur imitation.

Ces deux bougies - pourai-je, - comme elles ressembleraient aux  
 hommes qui ~~se~~ disputent toujours, quoiqu'ils ne ~~sont~~<sup>sont</sup> pas  
 convaincus de la justesse de leurs opinions, ils ne se disputent  
 à l'ordinaire que pour ne pas être d'accord, et les opinions  
 qu'ils défendent avec tant d'ardeur ne sont pas leurs  
 opinions <sup>propres</sup> véritables, - ce ne sont que des imitations.

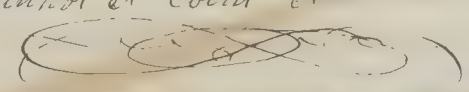
Dans l'image de ces deux bougies le lecteur peut  
 aussi apercevoir, Monsieur le Marquis de la Jeannotière,  
 et Monsieur Léon Cocardeau, les deux pères de ces adversaires,  
 Le Baron de Rudeville, Mademoiselle d'Elagie, la Marquise  
 de la Jeannotière, la Duchesse de l'Arabas et tout les autres  
 personnages de notre histoire. -

Seconde plume

En jetant mon regard sur ces divers objets qui  
 m'environnent j'éle fixe tout-à-coup sur mon ~~lucarne~~<sup>lucarne</sup> et  
 j'observe mes cinq excellentes plumes. Dans ce moment  
 quelque chose me vint à l'idée - j'y prends une demi-feuille  
 de papier blanc

de papier blanc, j'enfonce ma plume dans l'encrier et  
je vois <sup>au pâtre</sup> ~~le lambeau~~ sur mon papier. - Il faut écrire la  
"Suite" de mon histoire de "Joannet et Colin". - C'est donc  
le dénouement et la fin qui s'approchent. - Il faut s'exprimer  
brièvement  
court pour ne pas écrire des volumes sur mon histoire, et  
pourtant quelque chose <sup>en pêcher</sup> ~~m'attendant~~ de mettre dans le numéro  
d'aujourd'hui à dénouement fatal. Je le garderai donc pour  
une autre fois, et aujourd'hui je veux présenter à l'honorable  
lecteur ces "pensées philosophiques" de mes deux bougies.

Mais que vois-je ? - une d'elles s'éteint peu-à-peu et  
n'éclaire plus ma chambre qu'avec une légère flamme, mais  
avant de s'éteindre tout-à-fait elle imite encore <sup>à</sup> ~~dans~~ <sup>son</sup> ~~jeu~~  
dernier moment la feu de cheminée en s'allumant tout-à-coup  
d'une grosse flamme. - L'autre s'éteint aussi et pose  
la <sup>sa</sup> ~~sa~~ fois de sa vie des éraquemets dérivés pour annoncer  
sa mort, en imitant encore une fois le petillement  
du bois. - Je reste donc dans <sup>les</sup> ~~un~~ ténèbres terribles et je  
promets <sup>(fin de cette scène fantastique)</sup> de ne plus continuer l'histoire des bougies mais  
de continuer celle de "Joannet et Colin" et d'en donner  
la fin. -



<sup>16.</sup>  
Suite.

mon  
moussieur

42

Nous avons promis dans "le dernier numéro" de donner le dénouement de notre histoire. Nous voulons donc accomplir notre promesse. - Mais outre cela nous avons promis au lecteur d'être <sup>succinct</sup> ~~très~~ exprimer plus brève ~~et ce qui~~ <sup>et cela</sup> sera le plus difficile pour nous. Comment est-il possible d'exprimer brièvement les pensées de notre âme, lorsque celle-ci habite un corps long et maigre? Elle veut faire tout à l'image de cette maison qu'elle possède. Et pourtant il faut tenir sa promesse. - Nous voulons donc faire notre possible de ne point écrire "des volumes" sur cette petite histoire de "Jumet et Lili"; nous croyons qu'elle sera finie dans quelques numéros. - Nous disons donc au bout des bougies un dernier "Adieu, - pour jamais!" et nous voulons recommencer l'histoire du Marquis Tristan de la Jeannotière.

Pour ne pas raconter les scènes ensuyvantes ~~nous~~ qui se passeront pendant les deux semaines suivantes, après la première visite du Marquis Tristan chez la Duchesse



la Duchesse de Carabas, et l'impression du commis  
de la fabrique de fer étamé chez le Marquis de la Jeannetière,  
montrés passèrent tout-à-fait d'autant plus qu'ils ne  
sont pas nécessaires pour comprendre la suite de l'histoire.

Dans la maison du Marquis de la Jeannetière on voit  
que quelque chose d'extraordinaire s'était passé. —

Le Marquis Tristan avait fait dans sa voiture des visites  
et était justement revenu. A peine la voiture s'était-elle  
arrêtée à peine le laquais avait-<sup>et ouvrit la portière</sup> descendu sa chaise, que  
le Marquis sauta de la voiture sans descendre les degrés,  
et monta presque en contournant les escaliers de marbre.

Il était en frac noir, <sup>et en gants blancs</sup> ~~sa main droite gantée, la gauche~~  
~~en gant blanc~~ <sup>sur la main</sup>  
droite, l'autre tenant avec la gauche. — Le valet-de-chambre  
lui ouvrit la porte du salon où se trouvaient par hasard  
les parents de Tristan, qui disputaient <sup>depuis</sup> longtemps sur  
quelque chose, mais nous ne donnerons que la fin  
de leur conversation.

/. Eh bien

"Eh bien, mon cher, -dit la Marquise qui était devenue beaucoup plus gracie depuis le temps que nous ne l'avons ~~pas~~ vue - eh bien, dit-elle en regardant son mari qui maigrissait toujours <sup>de</sup> ~~plus~~ <sup>avantage</sup> - quand donneras-tu nous le bal que je te propose ? - .....

Le Marquis ne répondit rien, mais il mit sa main dans sa poche comme s'il cherchait sa bourse.

"Eh bien ? - répéta la Marquise .... eh bien dit donc mon cher. " et elle caressa les favoris de son mari.

Le Marquis ne répondit rien, mais il mit l'autre main dans sa poche. ~~rien~~

"Mon cher, tu m'ennuies déjà, - dis donc .... quand <sup>aura</sup> ~~tu~~ <sup>tu</sup> donneras-tu le bal que je veux donner ? "

— " Il n'y a pas d'argent, ma chère - répondit enfin le Marquis d'un air moins calme qu'à l'ordinaire, - toutes les affaires <sup>affaires</sup> vont mal; très mal, et tu dépenses l'argent comme si il ne coûtait <sup>pas</sup> plus <sup>que</sup> la pelle. Tu ne donnes que des bals et des soirées, tu dépenses tout ce que je peux gagner ~~avec~~ la sœur de <sup>mon</sup> front, et acheter tout ~~avec~~ <sup>une</sup> ~~une~~ <sup>ballé</sup> ~~ballé~~ <sup>ballé</sup> "

~~tas~~ des robes, des dentelles, des mantilles, des chemisettes, en  
 etc. etc. Ah & ~~est~~..... Je t'ai déjà dit une fois  
 que je ne te donnerai plus un sou, - et c'est assez..." à

"Quoi?... qu'est-ce que tu dis-là?" - s'écria la <sup>en</sup>  
 Marguier, rouge de colère, et un <sup>habita</sup> ~~habita~~ avec une <sup>volubilité tourmente</sup> ~~volubilité tourmente~~  
 une longue suite de mots, que nous n'avons ni le temps, ni <sup>pe</sup>  
 la volonté de répéter ici. "Donnes-moi de l'argent, je <sup>te</sup> l'ordonne  
 -dit-elle enfin. - Le Marquis ne répondit rien mais <sup>pas</sup>  
 Digne épouse lui en demanda deux fois de suite. -

- "Je n'ai point d'argent," répondit le Marquis. calme.

"Comment? tu n'as point d'argent, - <sup>comme toujours?</sup>  
 tu administres <sup>affaires</sup>  
 mal nos intérêts, avare! - je veux les administrer;

Donnes-moi de l'argent pour le lui, et si tu n'en n'as pas,  
 il faut que tu en emprantes, pince-maille. Que tu es!"

(force-mathieu) laire, pingre, chiche, crasseux

"~~Je n'ai~~ plus d'argent que j'ai emprunté <sup>pour</sup>  
 que pour dix jours tout-au-plus."



54  
" Ah ~~il est~~ ..... ! il faut que tu en empruntes  
encore. " dit la Marquise indignée.

— " On ne veut plus m'en donner, parce qu'on commence  
à se douter que nous avons des dettes, et que je <sup>ne</sup> suis pas  
en état de les payer. " répondit le Marquis toujours calme.

" Ça m'est tout égal, - dit la Marquise après une petite  
pause, - il faut que tu me donnes de l'argent ~~en~~ tout-cas.

— " Mais ~~il~~ <sup>le prendrais-je</sup> ~~est-ce que~~ ~~je le prendrai~~ ? "

" Ça m'est ~~tout~~ égal, " répéta la ~~Marquise~~ Marquise, en  
voulant imiter l'air calme de son mari.

Celui-ci tira de sa poche une tabatière, l'ouvrit lentement  
et prit deux prises de tabac en voulant sortir du salon.

Dans ce moment entra ~~dans le salon~~ Tristan, dont  
nous avons décrit l'arrivée dans la maison, - il <sup>poussa</sup> ~~frappa~~  
la porte derrière ~~lui~~ et <sup>fit</sup> ~~poussa~~ <sup>en</sup> entrant quelques  
exclamations de joie. - Après avoir embrassé ses  
parents il leur raconta quelque chose que nous  
ne pouvions pas comprendre à cause de la ~~vitesse~~  
avec <sup>que il mettait dans son récit</sup> laquelle il racontait pourquoi il était si heureux.

f. Maris

Mais on pouvait entendre dans son récit <sup>plusieurs</sup> ~~quelques~~ fois  
le nom de "Carabas" et de "Pélagie."

Lors qu'il eut fini sa mère poussa un cri de joie  
et le Marquis le répéta. —

La suite au prochain numéro.



(Suite.)

45

Nous avons décrit dans notre dernier numéro la joie, qui  
regnait dans la maison du Marquis de la Jeannotière,  
après l'arrivée et le récit de son fils Tristan, mais  
nous n'avons pas raconté la cause de <sup>la</sup> cette joie inattendue  
qui s'était emparée de l'honorable famille de la Jeannotière.  
Nous allons <sup>en</sup> éclaircir le Lecteur. —

~~Ces accidents qui étaient~~ la cause du bonheur de cette  
famille ~~que nous avons décrit~~ étaient justement les nouvelles  
du jour. Pour s'informer de ces nouvelles il n'y a pas  
de meilleur moyen, que d'aller dans un <sup>endroit</sup> public.  
Nous conduirons donc notre patient lecteur dans le café  
où il était déjà une fois avec nous lorsque le Marquis  
Tristan avait <sup>appris</sup> obtenu l'avis que le Baron de Richemont,  
son plus terrible rival, <sup>avait</sup> rompu le contrat de mariage avec  
la Duchesse Pélagie de Carabas. —

Cette fois la conversation n'était pas si animée  
dans le café, — "la blouse de velours", notre fameux  
nouveliste



nouvelliste, ne s'y trouverait pas? - Près d'une fenêtre  
lisait<sup>2</sup> (le "paletot blanc") avec la plus grande attention  
le "Journal des Débats" et il faisait sur un morceau de  
papier ~~écrit~~ avec un crayon des notes sur les princ<sup>aux</sup> ~~peu~~  
orateurs de l'Assemblée nationale. Il ne se mêlait ~~jamais~~  
(<sup>trajours</sup>) à l'ordinaire, d'après son habitude, ~~jamais~~ la conversation  
de la compagnie qui ~~fréquentait~~ <sup>fréquentait</sup> le café. - Près d'une  
tablette de marbre ~~tenait~~ <sup>buvait</sup> le Baron de Richeville  
- Dans le fond à gauche, <sup>on</sup> voyait ~~en~~ deux personnes qui avaient  
en silence leur café <sup>au lait</sup> ~~mêlé~~, avec des bisquits. - Une de ces  
personnes très haute et très maigre avait des favoris gris  
énormes; ils lui auraient envahi tout le visage, s'il  
~~ne s'était~~ <sup>il s'était</sup> échappé, c'est à dire si ses cheveux ~~lui~~  
<sup>avaient conservé</sup> ~~couvraient~~ le front haut, - mais hélas! celui-ci était  
parfaitement défilé et si on ~~venait~~ <sup>avant</sup> plus dans ces  
détails on pouvait <sup>pourtant</sup> remarquer encore quelques cheveux  
gris qui ~~se~~ <sup>résista</sup> ~~avaient~~ ~~se~~ ~~racontés~~ à la destruction  
puissance du temps duel, et fiers de leur victoire, ~~ils~~  
~~étaient~~

<sup>adieu</sup> élèvent leurs têtes <sup>superbe</sup> ~~comme~~ ~~une~~ ~~marque~~ d'orgueil dans ~~ce~~  
 horrible désert, et ~~ils~~ <sup>aient</sup> donnent au sensible spectateur de  
 ce ~~siu~~ ~~funeste~~ un triste monument de la <sup>riche</sup> ~~richesse~~ ~~abondance~~  
 du ~~regne~~ ~~végétal~~ d'aujourd'hui. Lorsque Jésus entra  
 à Jérusalem en triomphe il regardait cette ville et tout  
 ces temples et palais magnifiques d'un œil compatissant  
 en disant qu'il viendrait un temps où on ne verrait pas  
 une pierre sur <sup>pierre</sup> ~~une autre~~ parce que tout serait détruit par  
 les ennemis ~~qui changeraient la ville en ruines~~. Lorsqu'on  
 regardait la tête chauve de ce Messie ~~avec~~ <sup>aux</sup> ~~les~~ ~~grands~~  
 favoris, cette idée nous venait involontairement. Quelle grande  
 ressemblance qu'il y aurait entre la <sup>calvitie</sup> ~~calvitie~~ et Jérusalem  
 détruite et que <sup>de même qu'il</sup> ~~comme~~ ~~il~~ n'y avait <sup>rien</sup> ~~ici~~ ~~une~~ ~~pierre~~ sur ~~une~~  
~~autre~~; <sup>là</sup> ~~là~~, il n'y avait pas un cheveu sur <sup>cheveu</sup> ~~un autre~~, tous  
 sont <sup>dispensés</sup> ~~placés~~ ~~dans~~ ~~diverses~~ ~~endroits~~ et ne se touchent pas  
 même. — Un savant ou un poète aurait sûrement fait  
 des remarques philosophiques sur ces cheveux <sup>si fiers</sup> qui regardent  
 avec cette fierté <sup>d'avoir</sup> ~~pour~~ ~~qu'ils ont~~ vaincu la révérité du temps.  
 "Tempus omnia vincit" pensait notre "dravate rouge"  
 "Cuncta potest igitur tacito pede lapsa vetustas" / qui ~~étaient~~

avait justement fini de lire la "Gazette de France" et  
qui donnait <sup>des brèves</sup> à son fidèle barbet nommé "Ami." -  
Notre cravate rouge <sup>observait</sup> ~~regardait~~ donc la <sup>colonne</sup> manchette de notre Monsieur et  
<sup>aux</sup> ~~avec~~ les grands favoris; il regardait ces fiers cheveux ~~que nous~~  
~~venons de décrire~~ et il ~~paraissait~~ <sup>disait en lui-même</sup>: "Comme tout ce qui existe  
est égoïste, ces cheveux mêmes qui élèvent leur tête ~~et~~ sont  
contents ~~de leur gloire~~ d'avoir vaincu le temps, ils sont  
contents que leurs frères <sup>aient</sup> ~~avaient~~ sucronpé, parce qu'eux mêmes  
<sup>se</sup> sont pour cela d'autant plus remarqués et respectés. -

Quel égoïsme! " - Mais finissons donc de décrire la  
physionomie de notre Monsieur ~~et~~ <sup>aux</sup> ~~des~~ grands favoris. - Il  
avait des favoris, avons-nous dit, qui couvraient les trois  
quarts de son visage. La moitié du dernier quart prenait  
le front, l'autre moitié son nez énorme. -

Son compagnon avait aussi un grand nez et des <sup>petits</sup> yeux  
rougeâtres, une grande barbe et de ~~longs~~ <sup>longs</sup> cheveux ~~en désordre~~  
Sur son nez et sur son front <sup>on</sup> voyait une mesure.  
Le lecteur devinera pour sûr que ces deux Messieurs ~~et~~  
~~sont~~

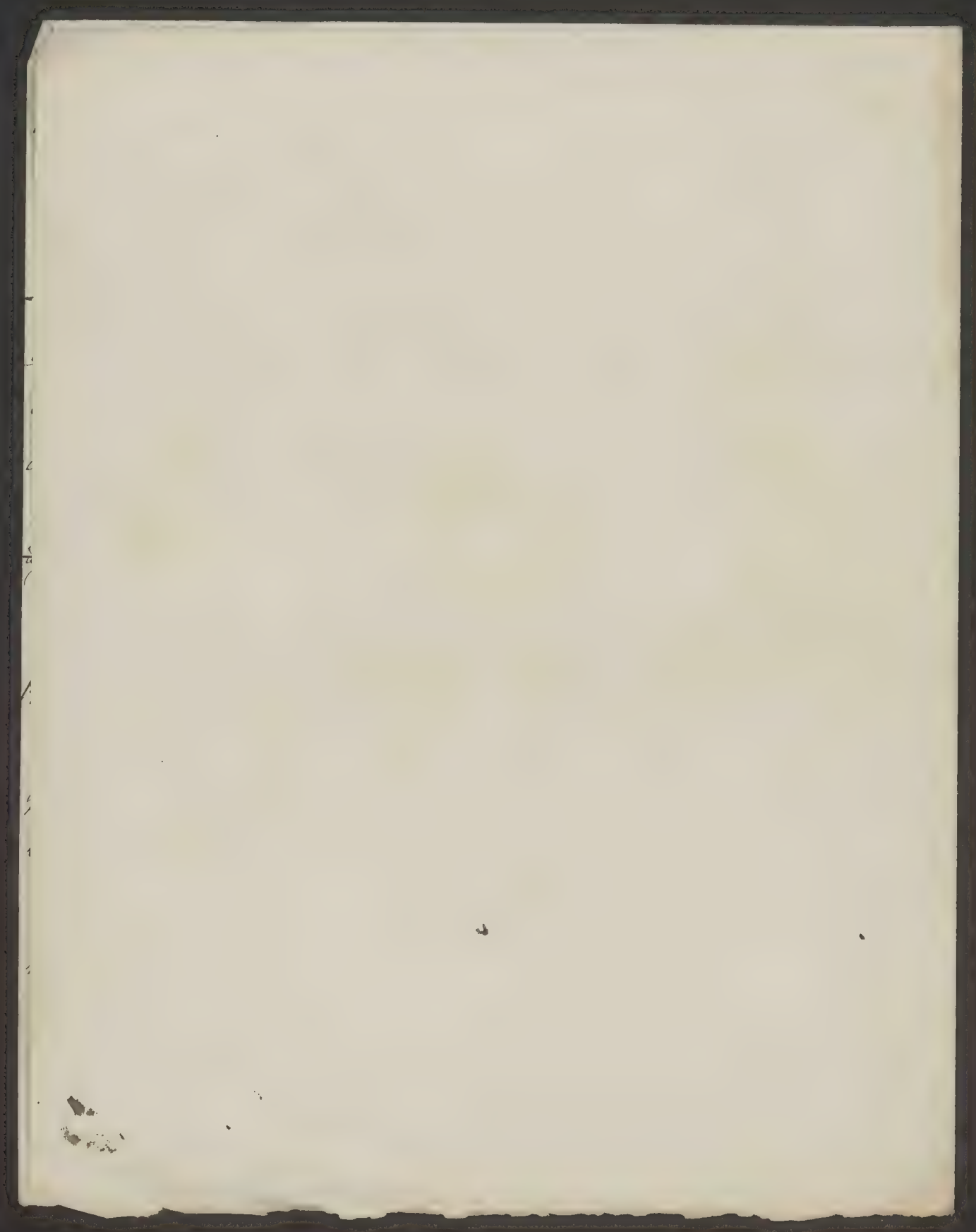


Sont les deux Cocardeaux, le père et le fils, Monsieur Léon.

Au milieu de la salle se trouvait <sup>en</sup> la "moustache jaune" et la "canne noire." - La "barbe en pointe jouait au billard avec un Monsieur qu'on titulait "Chevalier" et que nous ~~venions~~ nommons le Chevalier de Sans-façon " parcequ'il jouait tout sans-façon et son vêtement montrait sa négligence et <sup>donnait</sup> ~~était~~ un mauvais témoignage de sa propriété. Ses cheveux et sa moustache étaient encore plus en désordre, que ceux de Monsieur Léon Cocardeaux.

La suite prochainement.

ms. 21850.



217 48  
Dans ce moment entre dans le café "la blouse de velours".  
Tous <sup>ceux</sup> qui y étaient présents firent une exclamation de  
surprise et de curiosité. "Le paletot blanc" seulement ne la  
valua pas même; il ne regarda point qui venait et qui  
sortait du café, il n'était ~~pas~~ <sup>le</sup> ~~moins~~ <sup>du monde</sup> curieux de savoir les  
nouvelles du jour; seulement le "Moniteur" l'intéressait  
et il en faisait des notes à l'égard des plus célèbres  
orateurs de l'Assemblée nationale. -

- "Bonjour Monsieur!" dit la "blouse de velours" en entrant  
tout essoufflé ~~de courir~~ <sup>par</sup> et il ~~mit~~ <sup>posa</sup> son chapeau blanc  
à ~~larges~~ <sup>larges</sup> bords ~~à côté~~. -

- "Ah! bonjour, bonjour Monsieur, lui répondit-on; eh bien,  
qu'y a-t-il de nouveau? ... Voyons, dites nous donc  
quelque chose!" et tous se <sup>firent</sup> ~~rassemblèrent~~ dans un  
demi-cercle autour de lui, la "barbe-en-pointe" et le  
"Chevalier Sans-façon" même <sup>cessèrent</sup> ~~ne continuèrent plus~~ leur  
partie de billard. -

"La blouse de velours" hésita un peu ~~à~~ <sup>à</sup> lever  
vire



dire les nouvelles, pour augmenter la curiosité de ses auditeurs  
mais elle repassa <sup>tous</sup> les nouvelles qu'il avait dans son esprit  
pour pouvoir les citer dans un ordre certain.

On <sup>la</sup> L'empressait de parler; elle s'exauça encore longtemps  
<sup>disant</sup> qu'elle ne savait rien d'extra-ordinaire, mais enfin je sais  
quelque chose " dit elle en commençant son récit.

Tous prêtèrent l'oreille pour l'entendre, même  
le Baron de Richeville et les deux Cocardeaux, <sup>He fit</sup> Ben  
silence <sup>profond</sup> (~~et établit~~) dans le salon. — — — — —

Mme de M... 26 5

Nous avons <sup>laissé</sup> ~~abandonné~~ le patient lecteur (dans  
notre dernier numéro) dans un café où se trouvaient aussi  
le Baron de Richville, les deux Picardeaux, le „pale-tot  
blanc“, la „barbe-en-pointe“, la „cravate rouge“,  
la „canne noire“, la „moustache jaune“, et le  
Chevalier de Sans-Façon. La „blouse de velours“, notre  
fameux nouvelliste était justement entrée et toute la  
société s'était entourée <sup>autour de</sup> fait ~~autour de~~ lui  
<sup>en</sup> demandant les nouvelles du jour. - La „blouse de velours“  
hésita à parler en s'excusant de ne rien savoir mais enfin  
elle dit :

„Le valet-de-chambre de la Duchesse de Carabas  
m'a raconté que le Marquis Tristan de la Jeanneville  
<sup>avait été</sup> ~~il était pour~~ rendre une visite à la Duchesse et qu'il  
avait <sup>eu</sup> un long entretien avec cette dame et avec sa  
fille, Mademoiselle Polagie, enfin qu'il était sorti les  
larmes aux yeux, mais le valet-de-chambre m'a dit  
que

que ces larmes étaient des larmes de joie. — C'est un homme auquel on peut croire. Il m'a dit aussi que le Marquis lui avait serré amicalement les mains en lui donnant quelques ducats.

„ Ah c'est.....! il doit être bien riche. ” <sup>l'éclat</sup> ~~interrogatif~~  
la „ cravate rouge. ”

„ Je suis allé après chez le ~~Secrétaire~~ du Marquis de la Jeannotière parce que je le connais très bien et il m'a dit que le Marquis Tristan <sup>était</sup> ~~se trouvait~~ à la maison dans sa voiture et qu'il se réjouissait de joie en montant les escaliers. ”

„ C'est curieux! ” dit la „ barbe-en-pointe. ”

„ Quelle conclusion faut-il donc tirer de tout <sup>ce</sup> ~~les~~ fait, que je vous ai racontés, Messieurs! ” demanda la „ blonde de velours ” après une petite pause.

„ Je crois que c'est le mariage du Marquis Tristan de la Jeannotière avec la Duchesse d'Elagie de Carabas. ”

— „ Oui, oui, sans doute! ” répéta toute la société en chœur. —

/





~~pleigner~~ <sup>en ta présence</sup> devant toi-même !... Les larmes vinrent  
aux yeux du vieux Coardeau et elle se <sup>son fils en fut sûr</sup> perignèrent  
dans celles de son fils. —

La "Gloire de Vélours" continua son récit : "... Mais  
pourquoi ce Richard Tristan ne se marie-t-il pas avec une  
pauvre fille du village où il est né ?... Il est fier qu'il  
est devenu Marquis....." dit la "canne noire". —

— "Mais je ne conçois pas ~~une chose~~ — dit la "moustache  
~~jaune~~ jaune" — pourquoi la Duchesse de Carabas <sup>a hâte</sup> ~~est~~ ~~est~~  
marier sa fille avec tant de hâte ?"

— "Je ~~te~~ sais bien, pourquoi, — pensait le Baron de  
Licheville en riant sous cape (dans sa barbe, — entre cuir  
et chair). —

— "à la famille de la Duchesse est ~~si~~ si distinguée"  
s'écria le Chevalier Sans-Facon  
et ils s'avancèrent.

— "Elle est si riche," dit la "cravate rouge" ... en  
caressant son fidèle barbet.

— "Elle est si riche" répéta Monsieur Coardeau, et il  
poussa un léger soupir. —

à L'Baron Oscar avait <sup>de</sup> la peine ~~de~~ à ne pas ~~éclater~~ de rire; il prit donc le "Journal pour Rire" et en tourna son visage en faisant semblant de ne pas observer la compagnie.

- "Mademoiselle Pélagie n'a pas besoin de se hâter et de donner sa main au premier concurrent, ... elle est donc si jeune et si belle ....

- "Elle est si belle!" répéta Monsieur Léon Cocardeau ~~avec un~~ soupirant

- "Elle avait beaucoup de concurrents," dit la "blouze de velours" - "je ne veux plus énumérer ceux dont je vous ai ~~donné liste~~ déjà <sup>parlé</sup>, - mais il y avait aussi d'autres .....

- "Qui donc?" dit la "barbe en pointe". -

- "C'était, par exemple Monsieur Co....." -

La "blouze de velours" voulait prononcer l'honorable nom de Monsieur Cocardeau, mais en jetant un coup d'œil sur le fond de la salle, ses yeux ~~se~~ rencontrèrent <sup>avec</sup> ceux de Léon. - Il s'interrompit donc ~~et~~ <sup>même</sup>



~~même~~ en disant: " Pardou, mille pardou. Messieurs!"  
je vous raconterai le reste une autre fois avec tous les  
détails que j'ai appris du <sup>salut-de-chambre</sup> de la Duchesse  
et du Suivie de Monsieur de la Jannetière, - mais  
à présent, je n'ai pas le temps, j'ai des affaires, -  
vous le savez, Messieurs." Il prit son chapeau blanc à  
<sup>larges</sup> ~~larges~~ bords et sortit. -

- " C'est àrieux", dit la "barbe-en-pointe" (<sup>selon</sup> d'après)  
son habitude en retournant sa barbe.

La "canne noire" tournait sa canne, la "cravate rouge"  
caressait son bariet, le Chevalier Saint-Jacques s'était assis  
sur le canapé et dormait déjà depuis quelques minutes.

Un silence profond s'établit <sup>après</sup> ~~depuis~~ le départ de la  
"boute de selens"; on n'entendait parler personne, ~~seulement~~  
le Chevalier Saint-Jacques renflait <sup>à haute voix</sup> les deux  
Coccardes <sup>venant</sup> ~~parvenant~~ de temps en temps <sup>de sourds,</sup> ~~de~~ gémissements,  
et le "paletot blanc" faisait des extraits du "Moniteur"  
<sup>en</sup> ~~pour~~ écrivant <sup>au crayon</sup> sur une feuille de papier ~~avec son crayon~~  
des notes

Sur les <sup>us</sup> principales orateurs de l'Assemblée nationale.

La « barbe en pointe » <sup>fut</sup> ~~est~~ <sup>la</sup> ~~très~~ <sup>assez</sup> délicate de ne pas cirer  
le Chevalier Sans-Lacon ~~pour~~ <sup>afin de</sup> finir la partie de billard  
interrompue par le sort de la « blouse de velours ».

<sup>moi</sup>  
24/2 1868. Signé J. V. G.  
En suite à demain.  
(J. V. G.)







$\frac{2S}{2} \frac{1}{1877} + 1$  E. M. P.





Il avait un faci<sup>un</sup> noir, ~~un~~ po. Talon<sup>de</sup> de la même couleur  
un gilet blanc, une cravate blanche et une jolie épingle  
de mancherie. Il avait des gants ~~petits~~ et la première ~~et~~ <sup>qualité</sup>  
de ses cheveux et ses moustaches répandaient  
l'odeur de la "Gronade du Lion" et du "Fixateur", ses  
habits allaient du parfum "des Mille-fleurs".

Le valet de chambre lui ouvre la porte du salon en  
disant d'un voix forte et claire : "Le Marquis Tristau  
de la Jeannotière !" . . . .

Le Marquis entre et fait son salut à la Duchesse  
et à Mademoiselle Pélagie qui se trouvaient dans  
le salon. Il peut faire ici <sup>la</sup> ~~cette~~ remarque que son  
salut avait une grande renommée à Paris parmi  
les "Elegants", les Lions et les Dandys.

"Ah, Monsieur ! - s'exclamaient les deux Duchesses  
de Carabas ensemble - nous vous attendons ~~de~~ <sup>ici</sup> ~~de~~ <sup>ici</sup>  
Vous n'êtes pas exacts."

- "Mesdames, - dit le Marquis d'un air d'excuse -  
je ne ~~ne~~ <sup>aurais</sup> jamais pas que vous <sup>fuyez</sup> ~~êtes~~ disposées à me  
le voir





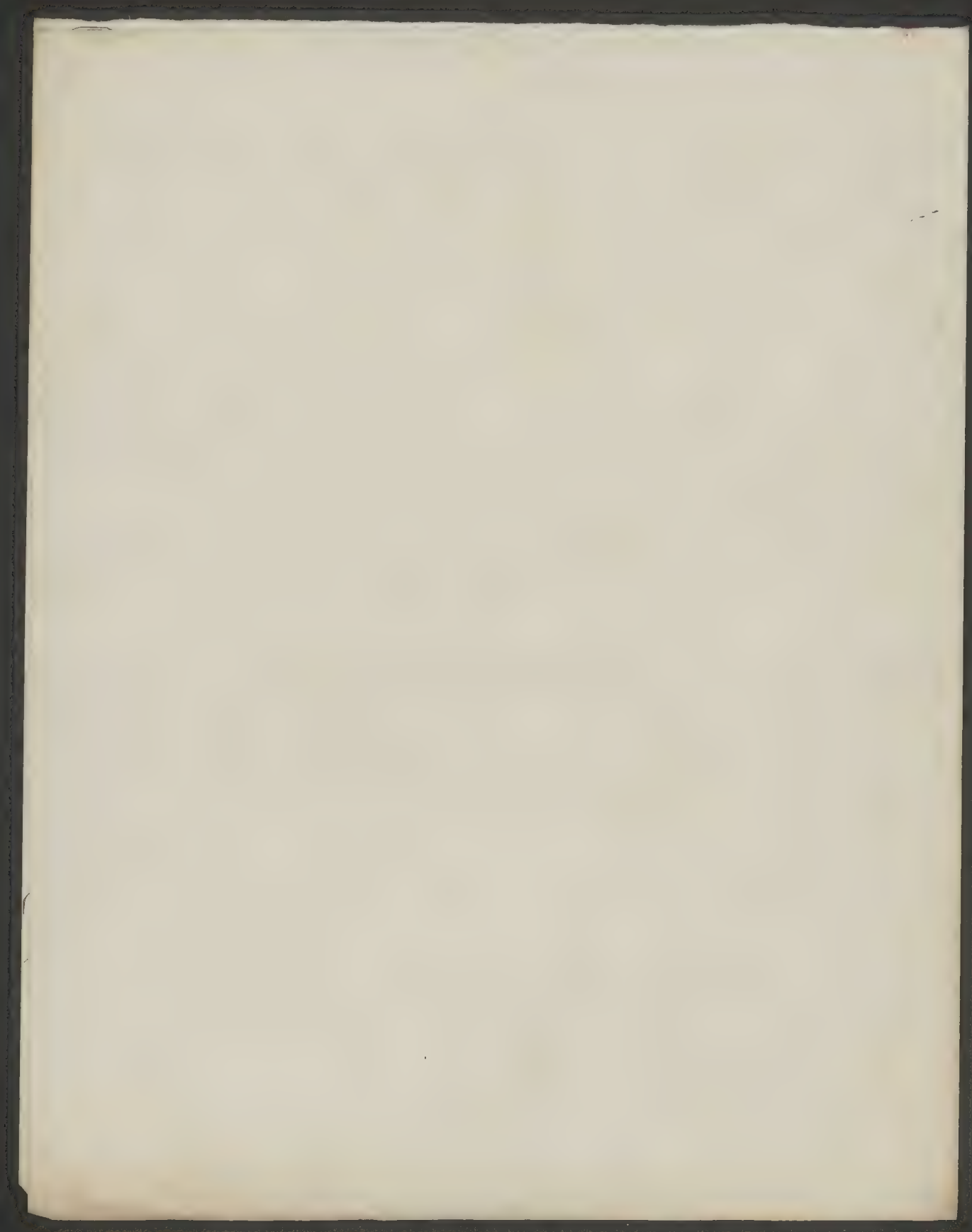


Mais au lieu de continuer notre histoire, nous  
 avons écrit dans une longue phrase la même chose  
 qui se trouvait déjà avec tous les détails dans le  
 dernier numéro. — Eh bien ! recommençons !...

Le discours de la Duchesse de Chablais, de  
 Mademoiselle Pélagie et du Marquis Tritan de la  
 Jeunesse continuait encore long temps.

Et nous est impossible de le finir au jour d'hui,  
 nous le voulons donc remettre pour la prochaine  
 fois.

LECPOL. 4/3 100. (jeune page - fin)



Dix fois peut-être demanda la Duchesse de Carabas <sup>instanda</sup> au Marquis Tristan de la Jausnière pourquoi son père ne venait ~~il~~ pas encore, — comme il était convenu avec elle, — ~~dans le~~ <sup>au</sup> palais de Carabas pour y déjeuner, et après pour aller ~~à~~ <sup>en</sup> l'église. Les deux fiancés étaient impatients et voulaient le voir enfin unis pour toujours après tant de difficultés.

Tristan quoique heureux de ce que ses vœux seraient bientôt <sup>accomplis</sup> remplis était néanmoins plus pâle que ~~jamais~~ <sup>ja</sup> — assis sur un canapé d'ébène couvert d'une précieuse tapisserie de velours de la plus fine qualité, — la Duchesse Pélagie avait appuyé sa main (dont la beauté avait une grande renommée à Paris) sur une table de <sup>blanc</sup> marbre de Carara, mais on ne pouvait distinguer si la blancheur de la main ou celle de la table était plus éblouissante.

Elle avait une robe blanche, une mantille de dentelle



~~Recevoir~~

Et son Thé a-t-il été si bon?  
Palatin

Dentelle, une coller de perles et une broche de  
saphirs et de diamants. Ses cheveux blancs ornaient  
son visage <sup>rose</sup> ~~rougissant~~, en tombant en boucles. &c.

Elle était ornée d'une guirlande de roses blanches et

Tristan s'était assis sur une chaise plus basse  
que sa dame et lui disait des compliments en prenant  
sa main.

*Chute.*

La Duchesse de Carabas était indignée d'attendre  
si longtemps l'arrivée du Marquis de la Seannoisère  
- père ainsi que de son honorable épouse. - Elle  
<sup>agitée</sup> ~~fit~~ donc la sonnette et le valet-de-chambre  
entra dans le salon. -

- "Appeler-moi mon Nègre!" lui dit elle. -

Le valet-de-chambre sortit, ~~et~~ fit un signe au  
Nègre

Nègre qui se trouvait dans l'anti-chambre.

Le Nègre accourut vite et dit en ouvrant ses  
grosses lèvres: "Je suis à vos ordres, Madame!"  
et il s'inclina jusqu'à terre.

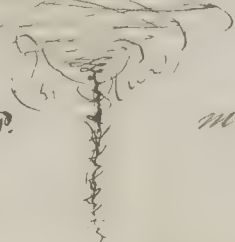
"Allez chez Monsieur le Marquis ~~Maitland~~ de la Jamaïque  
et voyez pourquoi il ne vient pas. - Dites lui que  
je lui demande s'il n'est pas malade ou si quelque  
chose <sup>n'est pas arrivée</sup> ne ~~plait~~ pas à son épouse?" -

Le Nègre s'inclina de nouveau et sortit.  
Il descend ~~par~~ les escaliers, passe par le  
corridor et verre en sortant par la porte, la main  
de son ami, le portier: - Son chemin le conduisait  
près d'un cabaret, il marchait lentement et en  
voyant le bouclon qui pendait <sup>vaut</sup> ~~devant~~ la porte  
de l'auberge il s'arrêta, réfléchit un peu et entra  
enfui dans le lieu qui avait tant de séduction  
pour lui.

copié le 13 Mars 1850

La suite à demain, J.V.P.

M. B. aut. de la Bibl. de la Ville de Paris





*Le bonnet de velours*



*Barbe en pointe*



*Petit bonnet*



*Monnaie  
jaune*



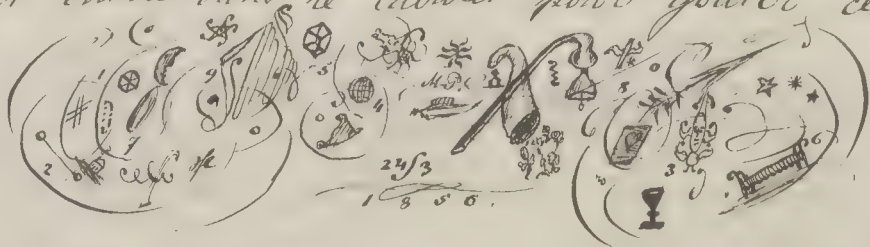
*Cravatte rouge*





## Benjamin Polignac

Notre lecteur bienveillant se rappellera sans doute que la Duchesse de Carabas avait envoyé son valet d'égoutte au père du Marquis Tristan de la Jeannotière pour le <sup>claircir</sup> demander pourquoi ~~il n'était~~ <sup>il n'était</sup> pas <sup>venu</sup> à l'heure convenue. - Le valet, sentant en passant près d'un cabaret l'odeur de la bière qu'il aimait tant et <sup>ne put</sup> n'était pas en état de <sup>résister à</sup> la <sup>tentation</sup> réduction, il y voulut s'enfoncer pour quelques minutes seulement, ~~venait-il~~ <sup>hésita</sup> il réfléchit un peu et entra dans le cabaret pour <sup>déguster</sup> goûter cette boisson divine. -



Suite.

Le Marquis de la Jeannotière se promenait à grands pas dans son cabinet, son épouse était assise <sup>dans</sup> un fauteuil et pleurait. - Il jetait de temps en temps un coup d'œil par la fenêtre, tantôt il prenait une pipe de tabac d'un air de "Résignation" tantôt ~~croisait~~ <sup>croisait</sup> ses <sup>bras</sup> mains. Enfin il entendit un

grand fracas et des cris devant la porte de sa maison, il pâlit ~~de~~ de plus en plus, — il n'avait plus la force de se contenir et il s'appuya sur une table, qui était à côté de lui.

„Oui, ce sont eux, — <sup>les voilà</sup> ~~ils sont arrivés~~ !” s'écriait-il comme Conrad Wallenrod dans la dernière scène de ce poème de Mickiewicz. („To oni, — już przyšli.!”)

Son épouse tomba évanouie dans le fauteuil. — — —

suite.

Deux heures s'étaient déjà <sup>écoulées</sup> passées depuis que la Duchesse avait envoyé le Nègre, et celui-ci était dans le cabaret tout-à-fait <sup>ivré</sup> enivré mais bien loin de <sup>voulait sortir</sup> ~~aller~~ en aller. — Indignée enfin d'attendre si longtemps la Duchesse envoya son valet-de-chambre pour voir ce qui se passait dans le palais du Marquis. — Le valet-de-chambre rencontre à <sup>moitié</sup> ~~plein~~ chemin son ami — la „Blouse de velours”, et lui raconta mille anecdotes et commérages

de la Duchesse de Carabas et du Marquis Tritan,  
il lui répéta tous les compliments qu'il avait entendus  
<sup>admirer par</sup> parler Tritan à mademoiselle Pélage. — "Aprésent  
lui dit-il, je vais voir ce qui se passe dans le  
palais du Marquis de la Jeannotière."

— "Comment ? tu ne le vois pas encore ? !" dit  
la "blouse de velours." —

— "Non ; — quoi donc ?"

— La "blouse de velours" éclata de rire, — "la maison est  
pleine de huissiers" dit-il.

— "Comment ? — dit le valet-de-chambre, — vous plaisantez  
~~le~~ n'est pas possible !" —

— "Eh bien ! allons voir."

Et ils se dirigèrent tout droit ~~vers~~ vers le palais  
du Marquis. —

*[Signature]*

*[Signature]*



Dans le palais de Carabas la Duchesse rouge de colère et d'impatience regardait par la fenêtre en attendant ou le valet-de-chambre, ou la voiture du Marquis de la Jeannetière, — père. — Mais personne n'arrivait pas. — Cette cohue de gens rassemblés dans la grande cour du château, augmentait encore plus sa mauvaise humeur.

Le Marquis Tristau était assis près de Madame Pélagie et déjeunait avec elle ~~au~~ <sup>à</sup> café. Les deux fiancés se donnaient mutuellement des compliments en se regardant avec tendresse.

Leurs conversations interrompit la Duchesse en disant à Tristau : " Si Votre père ne vient pas, — nous ne l'attendons plus, nous partirons <sup>en</sup> tout cas à l'église. " et elle jeta un coup d'œil par la fenêtre : " Ah — dit-elle, voilà mon valet-de-chambre qui vient, — oh ! comme il est lent. " — La Duchesse ouvrit la porte de

/ l'antichambre



— "Oui", dit la Duchesse, — allez punir ces coquins, —  
allez vite. "

Le Marquis prit son chapeau (pauvre Napelux) et sortit  
de l'antichambre, — Il descendit en courant les escaliers.  
La Duchesse s'assit dans un fauteuil et posa son  
tête sur une table en ~~appuyant~~ <sup>s'appuyant</sup> sa tête avec ~~un~~ <sup>son</sup> ~~main~~ <sup>main</sup>.

— "Qu'est-ce que cela veut dire ?" demanda la Duchesse  
Pélagie d'une voix tremblante.

— "Mon Dieu ! je n'en sais rien !... peut-être..."

— "Ah mon Dieu, mon Dieu ! <sup>s'écria</sup> dit la Duchesse Pélagie et  
elle ~~se~~ <sup>se</sup> couvrit son visage ~~avec~~ <sup>de</sup> ses mains."

Suite.

Il faut que nous conduisions l'honorable lecteur  
encore une fois dans le même café où il était  
deux fois avec nous. — Il y trouvera ses  
anciennes ~~amies~~ connaissances : le paletot blanc "qui

L'écrit X L'écrit

Faisait



faisait des extraits du "Journal des Débats" en écrivant sur une feuille de papier blanc les noms des principaux orateurs de l'Assemblée nationale; — la "cravate rouge" qui discutait avec la "barbe en pointe" qui discutait avec la "canne noire" sur la loi de l'instruction publique; — La "monstache jaune" lisait le "Moniteur"; — le "Chevalier sans-taçon" ronflait <sup>(bruyamment sans façon)</sup> ~~(à haute voix)~~ sur un tabouret, à demi couché sur une tablette de marbre; — le Baron Oscar de Richeville prenait du chocolat; et enfin les deux "Ocardeaux" étaient assis dans un coin de la salle et prenaient du café en consommant des biscuits par douzaines. — 444 avec avec

Le lecteur se rappellera sans doute cette scène où le valet-de chambre de la Duchesse de Carabas envoyé par sa maîtresse pour demander au Marquis de la Jeannotière <sup>(le père)</sup> la cause de son

J. Lon

son retard, - avait rencontré à moitié chemin son  
sincère ami "la blouse de velours" et lui racontait  
tous les commérages du palais de Carabad - ~~La~~ blouse  
de velours "notre fameux nouvelliste" lui dit <sup>après avoir</sup> ~~légèrement~~  
appris où il dirigeait ses pas, que la maison du  
charquis <sup>"l'ait"</sup> pleine d'ouvriers, et <sup>comme</sup> lorsque le valet  
de chambre ne voulait pas le croire il le conduisit  
à la place où le fait avait lieu pour que son ami  
se convainquât de la vérité et apprît cette funeste  
nouvelle à sa maîtresse. - ~~Le~~ blouse de velours  
au centenaire entra dans le café pour raconter  
tout ~~cela~~ ce qu'il avait vu et entendu. -

Une exclamation de surprise et de joie se  
fit entendre dans le café, - et ce bruit réveilla le  
Chevalier de Sans-Saison. - "Ah! bon-jour, bonjour  
monsieur, - qu'apportez-vous de nouveau?" -  
Le cafetier lui donna tout-à-suite une tasse de  
café "gratuit" par lequel gagnait beaucoup par ~~la~~ blouse  
de velours - tous venaient dans son café pour  
entendre des nouvelles. -  
La blouse de velours commença son récit <sup>accroché</sup> ~~aperçu~~,  
mais le chapeau blanc à larges bords ~~de côté~~, - et avalant  
toute son café en un trait - - - - -

24.)

## Les éclats de rire.)

Blouse de velours <sup>à trop</sup> ayant <sup>(pris)</sup> bu son café commença  
 (son récit). - Toute la compagnie <sup>impatiente</sup> remplie de curiosité  
 prêta l'oreille pour apprendre les nouvelles du jour. -

Un silence profond s'établit dans la salle.  
 C'était bien curieux de voir tout ces visages <sup>avides</sup> pleins  
 d'impatience <sup>de nouvelles</sup> d'entendre des nouvelles et enfin ce regard  
 de la blouse de velours qui observait sous le <sup>figement</sup> et l'impression que chaque mot qu'il prononçait  
 faisait sur eux. - Après avoir <sup>vauté</sup> premièrement ~~la~~  
 l'importance de la nouvelle qu'il voulait communiquer  
 à la compagnie, après avoir fait ses remarques et  
 augmenté la curiosité de ses auditeurs, il dit enfin:  
 ..... "En bien! Messieurs, le baron de la Jannetière,  
 le même Richard, dont le fils, Tristan devait prendre  
 aujourd'hui pour femme la Duchesse Pélagie  
 de Carabas, une des plus riches et des plus belles  
 demoiselles de Paris - le même Marquis de la  
 Jannetière <sup>vient de perdre</sup> a perdu à l'instant toute sa fortune!"



"Ah! (Respiration prolongée)" s'écria toute la compagnie. --  
"Cela ne vous semble-t-il pas ~~très~~ incroyable?" -- mais  
pourtant, c'est vrai. -- J'ai vu moi-même la maison  
pleine d'huissiers qui ~~l'ont~~ <sup>l'ont</sup> en prison."

"C'est curieux" dit ~~le~~ "barbe-en-pointe;"

"Ah! c'....., Ah! c'....., Ah! c'.....!" répéta ~~le~~ cravate-rouge  
en caressant son intempérable  
barbe.

Bouze-de-velours observait avec satisfaction l'étonnement  
et la curiosité qui se peignait sur tout les visages.

"C'est incroyable!" dit la grande monticule jaune.

"Canne-noire" tournait sa canne; le Chevalier de Saint-Jean  
baissait ~~et~~ <sup>se</sup> frottant les yeux avec la main; -- ~~A~~ "palete-

blanc" n'observait personne mais il fixait sans cesse  
des Notes du "Moniteur" sur les principaux orateurs  
de l'Assemblée nationale. --

Sur le visage du Baron de Richeville on remarquait  
un sourire ironique. -- Les deux Cocardeaux s'approchèrent  
de l'hémi-cycle (demi-cercle) formé par la compagnie  
/

Leurs philanthropes n'exprimaient que la plus grande curiosité et une joie inexprimable. —

Blouse-de-velours ~~Microé~~ <sup>Microé</sup> ~~tritecla~~, et il ajouta enfin: — "En ~~venant~~ <sup>venant</sup> ici pour vous raconter cette intéressante nouvelle dont les conséquences peuvent être bien graves j'ai rencontré le jeune Marquis Frietan qui allait à grands pas vers la maison de son père. Il retournait du palais de Carabas, — il était pâle et embarrassé....."

Le Baron Oscar sourit de nouveau; les deux Cocardeaux rirent à <sup>aux éclats</sup> haute voix, le contentement était visible sur leurs visages. —

— "..... Une foule de monde attend dans la cour du palais de Carabas et une autre devant la porte de l'église de Notre-Dame pour voir les deux fiancés..... et pour tant, .... je crois que tout est fini et que le contrat sera rompu; mon ami, le valet-de-chambre de la Duchesse est du même avis que moi!....."

que moi. . . . .

— "Ha !" — s'écria le vieux Cocariveau d'une <sup>voix tragique</sup> ~~voix de lion~~ <sup>qui fit éclater</sup>  
~~que~~ toute la compagnie ~~éclata de rire~~ — "ha !" dit-il  
en saisissant le bras de son fils, — mon fils, tu as  
à que tu as à faire, — va, — que Dieu soit à ton  
secours. . . . ."

— "Je ferai mon possible !" s'écria Léon.  
— "Moi, — de même," répondit le père, et ils  
sortirent tous-deux. — Le Baron de Ridesville  
et toute la compagnie éclatait de rire, seulement  
"pale-ot-blanc" ne s'en mêlait point en écrivant  
assiduellement sur une feuille de papier blanc des notes  
sur les principaux orateurs de l'Assemblée nationale.

— "Blouse-de-velours" prit son chapeau blanc à larges  
bords et dit ~~adieu~~ <sup>adieu</sup> Adieu à la compagnie en s'excusant  
<sup>qu'il avait</sup> beaucoup d'affaires; il la salua gracieusement  
et sortit. — Il passa <sup>par</sup> la rue et entra dans le café  
vis-à-vis. — "Barbe-en-pointe" regarda par la fenêtre  
et dit: "Il est entré dans le café vis-à-vis  
pour



pour y raconter la même nouvelle."

Les éclats de rire redoublèrent  
la compagne et allait de rire. - "Moi, j'y vais  
aussi, - dit ~~le~~ "moustache-jaune" - parce que cette  
nouvelle m'amuse beaucoup."

- "Et moi j'irais à la maison, - dit le Chevalier  
de Lant-Fagon, - je suis très-fatigué, il faut que  
je m'y repose un peu." - et il sortit en baillant

- "Il est bien fatigué, dit "barbe-en-pointe" à  
"canne-noire"  
~~"moustache-jaune"~~ - parce qu'il a dormi sur cette  
chaise deux heures et demie." - "Canne-noire"  
éclata de rire et invita "barbe-en-pointe" pour  
une partie de billard. -

Le Baron de Richeville <sup>se fit</sup> ~~fit~~ donner encore une  
tasse de chocolat et des <sup>fini</sup> ~~bières~~ <sup>liquides</sup>. -

"Paletot blanc", ayant <sup>fini</sup> ~~fini~~ de lire le "Moniteur"  
prit le "Journal des Débats" et tira de sa poche  
une nouvelle feuille de papier blanc et un crayon  
pour faire des notes sur les principaux orateurs  
de l'Assemblée nationale.

Selon Cocardeau courait de toutes ses forces vers le palais de Carabas.  
La suite au

*production numéro 1*

Suite

*Ms* Nous ne voulons pas décrire la triste  
arrivée du Marquis Tristan à la maison de son  
père, elle pourrait être la cause <sup>causer</sup> d'une trop grande  
émotion ~~de la part~~ <sup>à</sup> ~~compromettant~~ <sup>notre</sup> ~~notre~~ <sup>deuxième</sup>  
lecteur. ~~qui ne l'observerait pas sans doute qu'elle~~  
~~juste que fut la peine que la famille de la Jeunesse~~  
~~meippait son malheur et~~ <sup>entraîné</sup> ~~conduit~~ <sup>par</sup> ~~la~~ <sup>(sa cherté)</sup> ~~de~~ <sup>(son bon cœur)</sup>  
il ne pourrait ~~pas~~ <sup>s'empêcher</sup> ~~retenir~~ dans son âme généreuse  
l'exclamation que la peine est plus grande que la  
~~faute~~ <sup>de s'écrier</sup> ~~faute~~. — Mais, pourtant cette famille était-elle  
même la cause du malheur qui l'avait surprise.  
Si doucement. Il y a un proverbe polonais  
qui dit ~~qu'on dort~~ <sup>on dort</sup> comme on se fait ~~le~~ <sup>son</sup> lit.

(Jak robie kto poscieli, tak sie wygapi). Tristan entra  
dans la maison de son père non sans quelque  
 Crainte ~~parce qu'il~~ <sup>s'être</sup> ~~comprisonné~~ aussi. — Son portier  
qui se croyait ~~avant~~ <sup>le</sup> ~~le~~ <sup>le plus riche</sup> ~~du~~ <sup>seigneur</sup> ~~du~~ <sup>du</sup> monde.

le regarda avec mépris en le voyant entrer et ne  
le salua point. — Un ~~des~~ <sup>des</sup> ~~fraternel~~ lui dit en  
s'approchant de lui : « Monsieur, j'ai l'honneur de  
vous dire que cette maison ne vous appartient plus. »

Tristan monta les escaliers et entra dans l'antichambre  
<sup>en</sup> comme un ~~vent~~ de raspe. Il y trouva sa mère seule, sans  
recours, sans consolation, noyée dans les larmes.

Chacun des domestiques avait emporté tout ce qu'il  
avait pu et ne <sup>se montra</sup> ~~para~~ plus depuis cette catastrophe.  
Dans la maison de ~~leur~~ <sup>leur</sup> ancien maître. —

En <sup>voquant</sup> appelant entre Tristan sa mère poussa une  
exclamation de douleur et de surprise. Elle lui raconta  
<sup>d'une voix entrecoupée</sup> ~~en interrompant son discours~~ souvent des profonds  
sanglots, ce qui était arrivé, après avoir fini sa  
longue <sup>et irritée</sup> ~~larmes~~ <sup>larmes</sup> ~~par la grande~~  
douleur d'avoir perdu toute la fortune dans si peu de  
~~temps~~ <sup>et tourmentée</sup> par la pensée <sup>funeste</sup> ~~funeste~~ de ne  
plus pouvoir se parer et s'amuser. — ~~elle changea~~

✓ ses plaintes



se plaindre en amers reproches contre son fils si folle  
Tristan. „ Si tu n'<sup>vais</sup> pas fait des ~~folles~~  
dépenses pour des ~~folles~~ plaisirs, si tu n'<sup>vais</sup> pas  
pas dissipé ton argent de <sup>par</sup> tout les moyens <sup>possibles</sup> que  
~~tu~~ ~~peu~~ ~~pourrais~~ ~~trouver~~, - nous serions encore jusqu'à  
à présent grands seigneurs, nous serions riches, nous  
serions heureux, nous pourrions donner des bals, et  
nous vivrions comme des vrais marquises! - Voilà  
c'est toi qui est la cause de notre malheur!! <sup>c'est</sup>  
toi!! ~~qui l'amena~~ toi seul!!! hein?

Tristan écrivait ~~à sa mère~~ <sup>à sa mère</sup> avec patience les  
reproches de sa mère, il sentait qu'ils ~~sont~~ <sup>sont</sup> ~~justes~~ <sup>fondés</sup>  
et il s'en faisait des plus grandes <sup>à lui</sup> même, mais  
enfin emporté par la douleur il ~~put~~ <sup>courra</sup> ~~se~~ <sup>la</sup>  
parole ~~en interrompant~~ sa mère et il commença  
à ~~répondre~~ une longue suite d'accusations contre  
elle: „ Si vous n'<sup>viez</sup> pas fait des folles dépenses  
pour vos robes, vos chemises, vos dentelles et tous  
vos chiffons, si vous n'~~aviez~~ <sup>aviez</sup> pas donné <sup>bals</sup> un bal  
~~après un autre~~

~~après un autre~~, <sup>des</sup> ~~très~~ <sup>serées</sup> ~~très~~ <sup>bon</sup> ~~un~~ <sup>jour</sup> ~~précédent~~  
 si l'un n'a ~~rien~~ <sup>rien</sup> pas fait tant et tant de  
 dépenses inutiles pour ses chevaux, pour sa vertu  
 etc, etc . . . . . "

La réponse de la Marquise de la Jeannetière était  
 encore plus amère et ce discours entre le fils et la  
<sup>duint</sup> ~~se~~ <sup>changea</sup> peu à peu ~~long~~ <sup>une</sup> dispute, et ensuite  
 dans une véritable querelle. —

Mais nous ne voulons point <sup>tuer</sup> ~~passer~~ de larmes ~~des~~  
<sup>notre</sup> ~~peux~~ <sup>du</sup> sensible lecteur en lui décrivant une  
 scène si triste. — Nous si en voulons ~~just~~ <sup>de</sup> ~~écrire~~  
<sup>la</sup> <sup>fin</sup>. — La Marquise s'écrivait <sup>à son fils</sup> ~~à son~~ <sup>à son</sup> sanglotant  
 à demi en colère à son fils: " Tu es un dépensier, un  
 dissipateur, tu n'es pas digne de te nommer Tristan,  
 tu es devenu ~~de nouveau~~ <sup>de nouveau</sup> Jeanniot, tu n'es pas digne  
 d'être

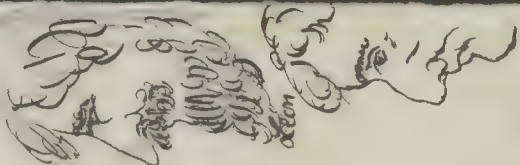
"D'être Marquis?" — Tristan ne répondit rien, mais il regarda par la fenêtre doucement et vit les huisseries qui ~~déménageaient~~ la maison. Son visage se couvrit involontairement des larmes. — La mère le regarda et lui dit de nouveau un mot plus doux par pitié maternelle. — Tristan effaça avec son mouchoir les torrents des larmes qui <sup>coulaient</sup> roulaient par son visage et dit d'un air encourageant: — "Se nous désespérons pas; la Duchesse, Pélagie m'aime ~~très bien~~ <sup>exquiment</sup> — Elle est beaucoup plus bonne que riche. Je réponds d'elle.

Je vais <sup>au</sup> dans le palais ~~de~~ Carabas; — Je m'excuserai, j'excuserai mon père. Je dirai que ce n'est qu'une méintelligence, que nous en venons ont occasionné; mais

que cette méintelligence demande quelques jours de temps pour s'éclaircir, et qu'on nous a prêt tout notre argent en déménageant la maison. Je la prierai, et elle ne donnera tout ce que je désirerai ~~seulement~~ <sup>seulement</sup> et de l'aman. ~~Une~~ bonne espérance. — " et il sortit.

"Que Dieu te soit en aide, mon fils!" dit la Marquise et <sup>elle</sup> prit son livre de prière.

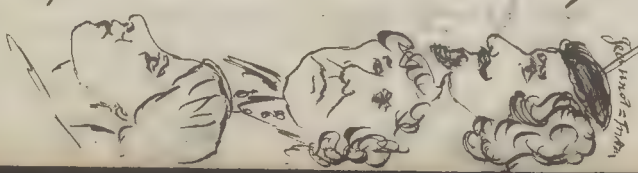
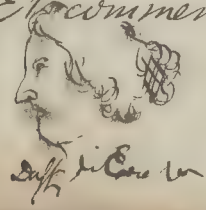




Vous avez décrit l'avant-dernière <sup>la</sup> soirée tragique où Leon l'écœuré se trouvait du café en dirigeant ses pas — dont la grandeur surpasse l'imagination de notre honorable lecteur — vers le palais Carabas. — Il nous serait bien difficile d'exprimer toutes les pensées qui entraient avec la vitesse de l'éclair dans l'âme du jeune l'écœuré. —

Les petits yeux rouges jetaient des regards si vifs qu'on était étonné de voir le <sup>phlegmatique</sup> ~~lent~~ Leon si vif et si gai. — Si on savait la raison de ce changement, on pourrait réfléchir, en le regardant, sur les grands effets de l'espérance. — Cette espérance, que ses vœux les plus ardents peuvent être remplis dans le même moment où il croyait que tout est perdu. . . . cette espérance divine était en état de changer le caractère d'un homme en quelque instant.

Et comment peut-on s'étonner que les poètes écrivent



considérons donc la question



écrivait tant de vers et de poèmes sur l'espérance.  
Combien y a-t-il d'hommes qui vain ne contiennent encore  
dans cette vie que l'espérance ! c'est la force la  
plus puissante de notre âme, elle peut vaincre  
toutes les autres et même la plus grande et la plus  
funeste de nos passions, ~~le désespoir~~ — le  
désespoir, c'est-à-dire, où il y a seulement une faible lueur  
d'espérance ! — L'espérance est le mobile de toutes nos actions et de  
toutes nos entreprises. — Tout ce que nous faisons, chaque  
entreprise que nous faisons dans l'idée n'est occasionnée  
que par l'espérance. Parce que si nous n'avons  
point d'espérance, ~~que~~ <sup>de succès sans</sup> nos desirs ~~nous~~ nous  
ne ferons jamais rien, ~~même~~ la moindre chose <sup>même</sup> que  
nous voudrions faire à une raison, et ~~elle~~ <sup>c'est</sup> par  
conséquence l'espérance. — L'homme sans  
espérance serait un monstre qui ne pourrait pas longtemps  
exister. — Mais Léon Coardeau <sup>plein</sup> était rempli  
d'espérance que ses vœux <sup>seraient accomplis</sup> seraient remplis et il  
<sup>avait</sup> écrit qu'il qu'on n'en parlait pas beaucoup à  
Paris, mais le vieux Coardeau <sup>espérait</sup> avait beaucoup  
d'espérance.

bientôt

D'espérance qu'on en parlerait d'avantage dans  
 peu de temps si son projet <sup>à l'égard</sup> ~~tenait~~ la duchesse de  
 Carabas réussissait - et nous verrons si on parlait  
 beaucoup des deux ~~écariennes~~ à Paris peu de temps  
 après, et ce qu'on ~~portait~~ <sup>disait</sup> d'eux. -

Leur ~~écariennes~~ se ~~fit~~ <sup>fit</sup> jour à travers  
 gens rassemblés ~~sur~~ la cour du palais Carabas  
 mais cette impatience lui <sup>causa</sup> fit beaucoup de chagrin.  
 en ~~se~~ <sup>voulant</sup> ~~se~~ <sup>faire</sup> ~~avant~~ <sup>passer</sup> ~~diner~~ <sup>par</sup> la foule - qui voulait voir  
 la fiancée du Marquis de la Jeannotière et qui  
 l'attendait en vain <sup>depuis le</sup> du matin jusqu'au soir - il  
 déchira son paletot gris qu'il portait toujours, en  
 s'acrobant maladroitement ~~sur~~ <sup>à</sup> un grand bouton ~~d'une~~  
 cordignon d'un Dandy. - Il était arrivé près  
 de la porte du château avec son petit déshiré  
 mais ~~en~~ <sup>le voyant</sup> ~~celle~~ <sup>cette</sup> ~~vue~~ <sup>vue</sup> ~~peu~~ <sup>peu</sup> ~~le~~ <sup>le</sup> ~~paletot~~ <sup>paletot</sup> ~~déchiré~~ <sup>déchiré</sup> et déchira quelque  
 chose qui valait plus que le paletot entier; son  
 cœur plein du regret de perdre son habit favori  
 se déchira en deux! - Deux larmes amères brillèrent  
 dans



deux petits yeux rajeunies couverts à demi par ces  
larmes et ~~et ses larmes~~ Il regarda encore une fois avec  
une douleur inexprimable son bras gauche ~~où se trouvait~~  
la main de sa larme, un morceau du peignoir qui  
pendait comme un chiffon et ~~fit voir~~ <sup>par</sup> sa chemise qui  
n'était guère fort blanche, - il tira de sa poche un  
mouchoir qui ~~il avait pas eu depuis~~ <sup>il avait</sup> longtemps été blanchi, et  
essuyant ses yeux couverts de larmes. - Il réfléchit  
un peu s'il ~~devait~~ <sup>aurait</sup> aller chez la Duchesse avec son père  
admiré, ~~il voulait retourner~~ <sup>il voulait</sup> ~~il pensait que~~ <sup>il pensait</sup> qu'il fallait changer d'habit mais il  
il pensait qu'il fallait <sup>il fallait</sup> gagner du temps en partant  
~~il pensait~~ <sup>il pensait</sup> à la Duchesse avant <sup>le retour de</sup> que Britan, son rival  
~~retournerait~~ - Il tira un petit peigne de sa poche  
et monta les escaliers en mettant en ordre sa grande  
barbe et ses longs cheveux; - il s'exerça deux fois  
dans le corridor encore deux fois à faire le compliment  
comme son père <sup>lui</sup> avait appris et frappa enfin  
à la porte de l'antichambre trois fois avec  
impatience.   la suite dans le prochain no

Léon Coardeau s'exerça encore deux fois à <sup>saluer</sup> faire le compliment. L'homme son père lui avait appris, il entra dans le corridor du palais Carabas et frappa enfin trois fois avec impatience à la porte de l'antichambre. "

C'est ainsi que nous avons fini notre dernier numéro. —

La porte s'ouvrit <sup>à l'instant</sup> tout de suite; ~~et~~ Léon Coardeau s'élança comme <sup>un éclair</sup> ~~une foudre~~ <sup>à l'instant</sup> dans l'antichambre et ouvrit avec fracas la porte du salon. Le valet-de-chambre avait à peine le temps de le reconnaître et de s'écrier: "Mais Monsieur!..." Il voulait l'arrêter et lui dire qu'il fallait s'annoncer toujours ~~en entrant~~ <sup>dans un salon</sup> avant d'entrer chez une si grande dame ~~comme~~ <sup>qu'</sup> la Duchesse Carabas, — il eût pu l'attrapper mais ce n'était plus possible, Léon était déjà dans le salon. Le valet-de-chambre regarda donc

regarda donc en s'inclinant par le <sup>trou de la serrure</sup> portier de la clef et  
prêta l'oreille avec <sup>une</sup> extrême curiosité <sup>pour</sup> de s'avoir quelle  
scène ~~il~~ avait après l'entrée de Cocardeau. - Mais  
dans ce moment il se rappela tout le ridicule de la  
physionomie de Cocardeau; sa barbe, ses cheveux, ses yeux,  
son habit, son pantalon déchiré etc. et ne pouvant plus retenir  
son envie de rire il s'éloigna de la porte pour qu'on  
n'entendît pas ses éclats dans le Salon. -

Nous prions l'honorable lecture de se rappeler ce que  
fut la Duchesse de Carabas et la demoiselle Pélagie après  
que le Marquis Tristan de la Jeannotière ~~fut~~ parti  
pour se convaincre de ~~cette~~ <sup>la</sup> triste nouvelle que son laquais  
lui avait <sup>avec un oncle</sup> ~~apporté de son père.~~ - La Duchesse Carabas  
n'en était pas donc encore sûre; - mais justement  
cette incertitude lui causait beaucoup de chagrin. -  
Elle voulait que sa fille épousât le Marquis seulement  
pour sauver sa fortune et pour pouvoir se parer comme  
toujours et briller dans tout les salons de Paris comme  
la première



la première élégante et la plus riche dame, -- et  
~~croisait~~ <sup>pensait</sup> elle à présent -- Si la fortune du d'Arquis  
 est prîte par les créanciers, -- tout est perdu; les restes  
 de ma fortune ne me suffiront que tout-au-plus pour  
 cinq ou six mois -- et après... "mon Dieu! mon  
 Dieu!" disait-elle en passant des profonds soupîrs.

Elle était assise dans un fauteuil et accoudée sur  
 une table de marbre blanc. -- La Duchesse Pelagie rêvait  
 sur une chaise près de la porte; en entendant entrer quelqu'un  
 elle se précipita sur la porte ~~trébuchant~~ en s'écriant pleine  
 de joie d'une voix tremblante: "C'est lui!" mais justement  
 dans ce moment Léon Cocardeau <sup>entra par la porte</sup> ~~entra par la porte~~ avec fracas  
 et il aurait donné sans doute un coup terrible avec  
 le <sup>battant</sup> ~~vantail~~ à Mademoiselle Pelagie si elle <sup>passait</sup> ~~passait~~ par  
 là. Mais à peine avait-il ouvert la porte  
 qu'il se jeta avec  
 impatience <sup>au</sup> ~~dans le~~ milieu de la salle, à peine qu'il avait  
 ouvert la porte et ne ~~remarquait~~ <sup>remarquait</sup> point la Duchesse  
 Pelagie, il se précipita sur elle en la heurtant bien  
 fortement



"Voilà ~~son~~ dépit que lui causa l'hilarité de la  
 Quelque ~~faible~~ un peu que son Duchesse se prit  
 pour l'objet de son envie ~~des~~ rien ils'en fut.  
 bien tôt <sup>conçut</sup> ~~content~~ en voyant que <sup>le</sup> ~~la~~ tristesse de  
 Mademoiselle Pélagie ~~et l'indignation~~ et la colère de  
 la Duchesse <sup>en bonne humeur</sup> ~~furent~~ changées par le ridicule de son  
 extérieur en bon humeur.

"Adieu Madame, - dit il enfin en se piquant de  
 ne pas faire voir son embarras, - je vous donne ma  
 parole d'honneur <sup>que</sup> ~~je~~ <sup>maladroitement</sup> ~~n'est pas~~ ma faute <sup>si</sup>  
 je suis si mal adroit <sup>et que je suis</sup> ~~par~~ <sup>comparable</sup> ~~ma~~ <sup>faute</sup> que  
 j'étais venu chez vous sans m'annoncer, et si <sup>vous n'avez</sup> ~~mal~~  
<sup>tristesse</sup> ~~mal~~ <sup>peu commode</sup> ~~habitué~~. - Mais ayez la bonté de m'écouter.

J'ai appris une bien triste nouvelle et ce n'est que  
 pour vous en prévenir et pour vous garantir d'un  
 grand malheur que je suis venu avec tant de hâte  
 et que je n'ai <sup>pu</sup> ~~pas~~ <sup>trouver</sup> ~~pu~~ cette échue des gens là bas  
 sans le cour de votre château, qu'on <sup>m'a</sup> ~~la~~ déchiré ~~mes~~  
 habits ~~sur moi~~. - Imaginez vous Mesdames et  
<sup>préparez vous</sup> ~~vous~~ <sup>à</sup> ~~écouter~~ une triste nouvelle, imaginez  
 vous que votre futur époux le Marguis Frislan de la  
 Jeannotière



Jeannotière; <sup>vient de perdre</sup> ~~tu perds tout-à-l'heure~~ toute sa fortune?

Les créanciers démantèlent sa maison, - son père est  
emprisonné, et peut-être lui aussi! - Mais ...

A ces mots la Duchesse pâlit et Mademoiselle  
Pélagie se couvrit le visage <sup>(avec)</sup> ses mains.

"Mais, - continua Léon - ce n'est rien encore; - Vous  
~~ne seriez pas de cas~~ <sup>de la</sup> ~~jamais~~ <sup>qu'on</sup> garde ~~quelque~~ fortune ~~qui~~ le  
mari de votre fille, Mademoiselle Pélagie, - Vous avez  
une fortune si grande que Vous n'avez pas besoin  
de richesses, Vous <sup>n'imaginez que la naissance, l'éducation & le caractère</sup> ~~ne voyez que~~ ~~si~~ du futur époux de  
Mademoiselle Votre fille ~~est~~ d'une noble origine et  
~~qu'il a une bonne éducation, et des bons moeurs,~~  
~~et un doux caractère.~~ - Le Marquis Tristan

na pas sûrement ~~de~~ bons moeurs lorsqu'il a pu  
perdre toute <sup>(immense)</sup> son fortune, il a un mauvais caractère  
s'il <sup>se batte en</sup> fait que ~~des~~ duels, - et il montra la plaie qu'on voyait  
sur son long nez - et la plus grande chose c'est qu'il  
n'est ni Marquis, ni ... "

/ - "Comment?"

— "Comment ? — s'écria la Duchesse Pélagie, — il n'est pas Marquis ? "

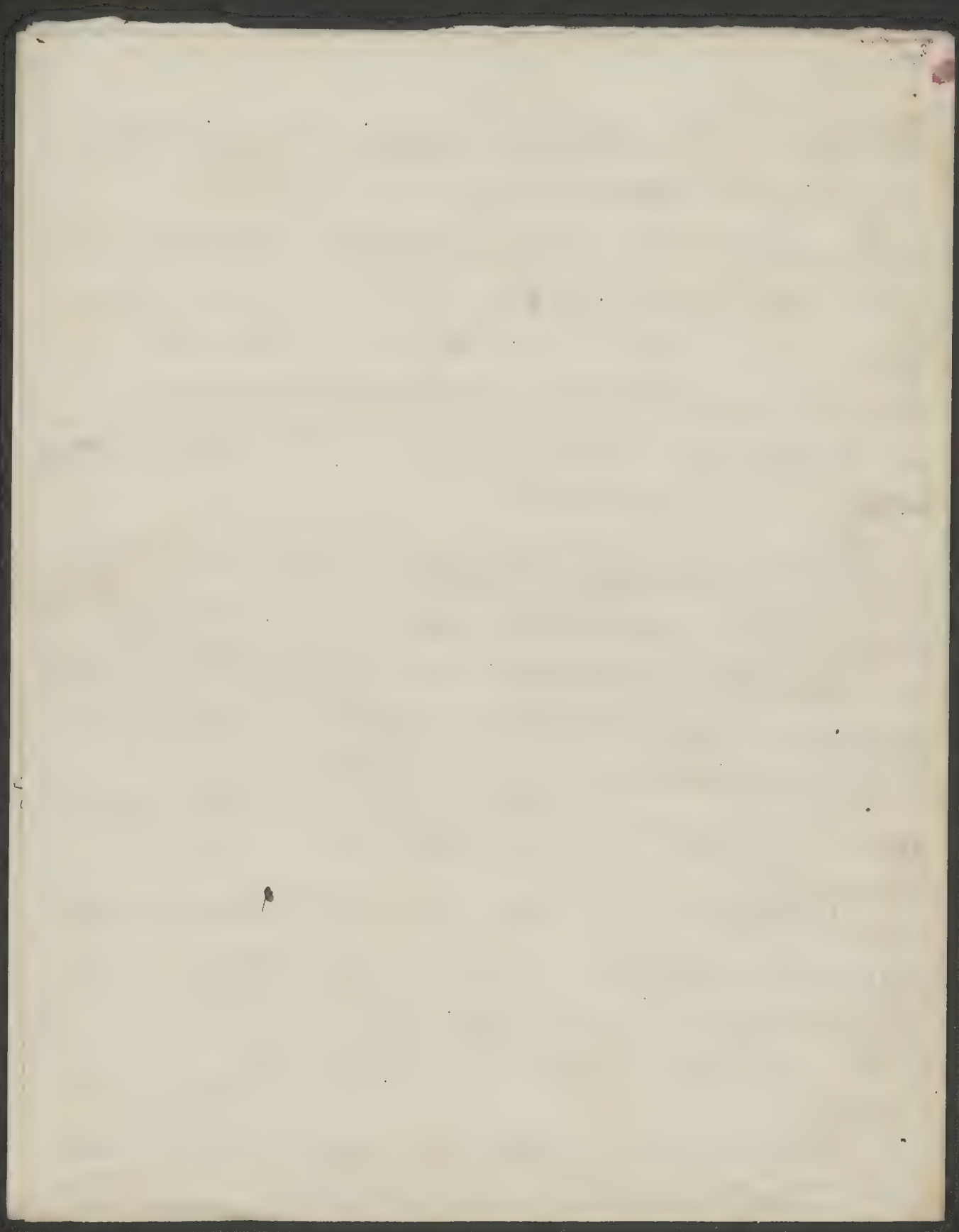
"Oh Mademoiselle; il n'y a plus de doute que son père était marchand de mulets dans les environs de Paris et que Tristan portait le nom de Jeannot. —

Après avoir gagné beaucoup d'argent par des Tromperies il prit le nom de Marquis de la Jeannotière, et <sup>se fit</sup> ~~fit~~ <sup>pour</sup> ~~un~~ <sup>un</sup> grand Seigneur...."

Pélagie se couvrit le visage avec les mains et commença à pleurer. — La Duchesse s'approcha d'elle et lui dit quelque chose à basse voix. — Après en se tournant vers Cocardeau, "Monsieur ! — lui dit elle avec politesse après la bonté de rester ici un <sup>moment</sup> petit peu, pardonnez moi si <sup>je</sup> m'éloigne, mais vous conviendrez qu'il faut que j'arrange mes <sup>affaires</sup> ~~choses~~ après la nouvelle que vous nous apportez."

"Oh Madame ! je vous bien m'excuser; je ne veux plus vous incommoder, je sens bien le malheur qui vous arrive, et se met que pour vous garantir d'un plus grand que je me suis chargé de ce triste message."

"Non, Monsieur, je vous prie après la bonté de rester et de ~~m'aider~~ <sup>m'aider</sup> dans ces tristes affaires." — dit la Duchesse en sortant du salon. — La suite à la prochaine fois.





Après avoir appris la funeste nouvelle que le Marquis de la Jeannetière avait perdu toute sa fortune, — la Duchesse de Carabas s'éloigna du salon avec sa fille, Mademoiselle Religi<sup>contingende</sup> pour motiver les ordres qu'elle avait donnés avant, D'après les nouvelles circonstances, mais Elle pria Léon Cocardeau qui voulait sortir aussi, — de rester et d'attendre quelques minutes dans le salon parce qu'il pourrait être bien utile à elle et à sa fille s'il voulait leur aider dans leurs intérêts. — Cocardeau fut bien content de cette invitation et resta dans le salon en s'inclinant devant la Duchesse et en disant: „Madame, — je suis à Vos ordres.“

Nous ne voulons pas ennuyer notre cher lecteur ~~par~~ une longue et minutieuse description de ~~cette~~ <sup>la</sup> scène qui se passa dans l'autre chambre où la Duchesse avait conduit sa fille. — Nous n'en donnerons que l'extrait. La Duchesse, après avoir exposé le triste état de sa fortune à

col con

fortune à Mademoiselle Pélage, lui dit avec tendresse:  
"..... Et après avoir dépensé le reste de notre fortune,  
que feront-nous?..... Il faudra payer <sup>nos</sup> dettes et nous  
n'aurons pas un <sup>sol</sup> denier!... J'étais si heureuse <sup>avec</sup> que tu  
épouserais Tritan, mais <sup>à</sup> présent c'est fini, — comment l'épouser  
quand il est plus pauvre que nous ne le serons bientôt <sup>peut-être</sup>?  
Il faudrait payer des dettes immenses, et nous n'avons  
nous même que des dettes énormes et une petite somme  
qui ne suffira que pour 4 ou 5 mois tout au plus.  
Et après!..... mon Dieu, il faudrait que nous <sup>trouvions</sup>  
~~nos~~ <sup>de</sup> nos propres mains pour <sup>avoir</sup> ~~avoir~~,... et toi,  
ta <sup>main</sup> ~~main~~ <sup>blanche</sup> comme le marbre, deviendrait alors  
une main de couturière ou de blanchisseuse. — Oh non  
ma fille, tu vois que je t'aime tant, que je ne cherche  
que ton bonheur, — il faut nous aider, il faut que tu  
<sup>épouses</sup> ~~épouses~~ un homme riche qui puisse payer nos dettes  
si tu ne veux pas que ta mère qui est la première  
élégante de Paris — meurt <sup>de chagrin</sup> après cette chute ~~de chagrin~~

mais non, - tu es une bonne fille, tu ne le veux pas, et  
 lorsqu'il n'y a pas d'autre concurrent à présent tu  
 épouseras Cocardeau! pour sauver ta mère, pour  
 te sauver toi-même.... "

- " Oh Maman, ne m'en parler pas! ~~Je veux~~  
 plutôt mourir que d'épouser un homme que je déteste. "

- " Mais cela ne sera pas pour toujours tu t'en sépareras  
 si tu <sup>veux</sup> ~~pourras~~ après qu'il <sup>aura</sup> ~~aura~~ payé nos dettes. "

- " Maman je vous supplie attendez ~~encore~~, dans ces  
 cinq mois j'aurai sans doute quelques concurrents,  
 et je veux épouser ~~un autre~~ <sup>tout</sup> autre plus tôt que Cocardeau. "

- Mais ma chère, les autres ne seront pas si riches que  
 Cocardeau et qui sait si on ne ~~ne~~ saura pas même  
 avant cinq mois quelles dettes ~~que~~ nous avons à payer.

Peut-être que les créanciers nous trahiront et après qui  
 se mariera avec Véro? " -

" Tristan!... il me sera fidèle tant dans le bonheur que  
 dans le malheur. "

" Comment? - dit



"Comment? - dit la Duchesse, indignée d'une telle réponse  
de sa fille, - comment? tu voudrais épouser Tristan,  
ce payvan, cet ex-Marquis, ce marchand de mulets?  
tu voudrais être la femme de Jeannot qui ne nous  
aiderait point dans nos mauvaises affaires?"

- "Oui, Maman, je travaillerai jour et nuit pour <sup>vivre</sup> ~~trouver~~  
~~le moyen de nous nourrir~~. - J'aimerais mieux être pauvre que  
d'épouser Cocardeau, j'aimerais mieux mourir de faim dans  
les bar de Tristan que de m'appeler Madame Cocardeau!"

- "Et tu voudrais t'appeler Madame Jeannotte! - N'est-ce  
<sup>pas</sup> très joli! - il n'y a, rien à dire... ~~tu~~ toi née duchesse  
Carabas, toi qu'on tient pour la plus belle et la plus riche  
démouillelle de Paris, tu souffrirais que ton joli visage fût  
comme une rose se brunitée, que ta belle main soit <sup>fi</sup> et  
grossière et ~~et~~ rouge comme une main de blanchisseuse ou  
piquée ~~tout de fois avec~~ <sup>de l'épingle</sup> comme celle d'une  
couturière? - et ton goût pour les soirées à la rococo?

pour l'opéra

pour l'opéra, pour les ~~habille~~<sup>robes</sup> ~~à la dernière mode~~,  
 pour les bijouteries etc. etc. . . . . Tu abandonneras tout  
 cela pour un caprice ? pour ~~mariage~~<sup>épouser</sup> un marchand  
 de mulets qui t'abandonnerait sans-doute après la perte  
 de notre fortune et qui ne te voudrait ~~épouser~~<sup>t'épouser</sup> que parce qu'il  
 croyait que nous avions une fortune immense ? - Non, non  
<sup>Pélagie</sup> ~~ma fille~~ je ne ~~te~~ permettrai jamais que ma fille, la  
 Duchesse de Carabas épouse un paysan comme ce Jeannot,  
 et si tu ne veux pas épouser Cocardeau, - je te  
 l'ordonne ! " —

Pélagie réfléchit en essuyant ses larmes. - "Mais il est  
 si vilain, ce Cocardeau." dit elle en fin.

"Non, ma fille c'est un ~~beau~~ homme d'un joli  
 taille, d'un visage rond et frais, il est assez beau même  
 et lorsqu'il t'épousera il ~~se~~ rasera sa grande barbe, il se  
 coupera ses longs cheveux, il s'habillera plus élégamment  
 et je t'assure qu'il te plaira mieux que Friстан."

"Mais non Maman, il a un si long nez, il ne se  
 coupera pas ~~son~~ son nez." —

La fille

- "Ma fille, la beauté du corps passe, ce n'est que celle  
de l'âme qui ne ~~se~~ change jamais!"

- "Mais il n'a pas sûrement une belle âme <sup>s'il</sup> ~~est~~  
est si maladroit et s'il ne sait pas même dire un  
compliment."

- "Quand à ça, je t'assure qu'il t'aime éperdument,  
qu'il t'adore, qu'il t'aime beaucoup plus que ~~Brigitte~~ <sup>Brigitte</sup>."

C'est ainsi que continua ce dialogue encore quelque  
temps. - Nous n'en voulons plus donner la suite  
parce que nous voyons que notre lecteur bienveillant est  
déjà ennuyé. - Voilà donc la fin de cette conférence  
entre <sup>la</sup> mère et <sup>la</sup> fille :

La Duchesse <sup>vanta</sup> ~~après~~ par des louanges exagérées  
les richesses et le bon cœur de Léon et de son père, elle  
dit à sa fille qu'elle pourrait se passer tout ce qu'elle  
voudrait qu'elle ne demanderait plus à personne la permission  
d'acheter quelque chose, qu'elle donnerait des bals, des soirées  
etc.



Tant qu'elle voudrait, que ce n'était pas elle qui dépendrait  
de son mari mais que c'était L'on qui obéirait au moindre  
ordre qu'elle lui donnerait - enfin elle lui dit qu'elle pourrait  
faire ce qu'elle voudrait en un mot qu'elle serait heureuse.

Cette discussion continua un quart d'heure encore,  
après Pelagie essuya ses larmes et fit un signe avec  
~~la tête~~ qu'elle y consentirait. La mère l'embrassa et  
elles ~~se~~ rentrèrent dans le salon. - ~~celle~~ le qui s'y  
~~passait~~ <sup>était</sup> pendant leur absence, <sup>mon</sup> ~~mon~~ <sup>mon</sup> ~~mon~~  
à la prochaine fois.

— J. S. V. S. V.

Amélie de La Roche

Suite

Nous avons promis à notre cher lecteur de lui décrire tout ce que s'était passé dans le salon où se trouvait M<sup>r</sup>. Léon Cocardeau pendant l'absence de la Duchesse de Larabas et de sa fille.

À peine que la Duchesse sortit du salon en priant M<sup>r</sup>. Léon d'y vouloir rester, Léon s'approcha du miroir et commença de mettre ses cheveux et sa barbe en ordre, ~~et~~ tirant de sa poche un petit peigne et une brosse qu'il avait toujours <sup>sur lui</sup> près de soi ~~et dont il se servait~~ <sup>pour</sup> s'en servir en entrant dans une compagnie où il voulait briller entre la jeunesse, en ~~en~~ faisant un coiffeur ou enfin si ses longs ~~longs~~ cheveux s'entre mêlaient ~~dans~~ <sup>dans</sup> un bal lorsqu'il eût beaucoup dansé.

Ses cheveux et sa barbe était déjà en ordre, — il voulait donc mettre en ordre ses habits? — Il regardait son paletot déchiré d'un ~~mal~~ regard douloureux et attachait d'un épingle le chiffon <sup>(lambeau)</sup> qui pendait en attendant voir une chemise dont la blancheur était suspendue.

Tantôt il attachait ce lambeau d'une manière, tantôt d'une autre, mais il croyait toujours que ce n'était pas encore bien, et il le detachait de nouveau. Enfin ce lambeau tourmenté si longtemps dans les mains de Cocardeau qui n'étaient guère ni très adroits ni très délicats, — le detachait tout-à-fait.

Cocardeau en apercevant ce nouveau malheur succomba au plus grand desespoir; il courait dans le salon comme un furieux, il se tirait la barbe et les cheveux, — enfin il se jeta dans le grand fauteuil en couvrant son visage avec les mains, et il commença à pleurer. — „Comment, — pensait-il, — me présenterai-je devant la Duchesse et devant Mademoiselle Pélagie avec un paletot en chiffons? —

Ah! si j'ai une pistolet je me prendrai la vie. — Quel malheur! — ce n'est pas possible ~~de~~ <sup>de</sup> rester ici dans ces habits; il faut que je cours à la maison et que je les change. — Mais pendant ce temps la Duchesse reviendra et peut-être Tristan aussi, — ils se reconcilieront et tout serait alors perdu! — Non, je reste ici tout cas!”

J. H



Il essuya ses larmes et frappa, comme un signe, de son héroïque entreprise de rester, - la table avec son poignet, en renversant un joli encrier. - Deux torrents d'encre coulaient sur le plancher, sur le canapé, sur le fauteuil, sur la table et sur les pantalons gris de l'ocardeau. -

Le Lecteur s'imaginera sans doute son embarras. - Son désespoir s'augmenta de plus en plus. On pourrait croire en le voyant qu'il était tombé en démente. Fatigué enfin de pleurer, de gémir, de se tirer les cheveux et la barbe, il revint au calme et réfléchissait sur les moyens de se sauver.

Il en inventa un. Il essuya avec son mouchoir l'encre qui coulait sur la table et sur plancher; sur le fauteuil, - croyait-il on ne la verra pas, parce que le fauteuil est de cuir marroquin noir, il ne faut donc rien de plus que l'essuyer un peu. - Mais le canapé est de velours rouge! et on aperçoit l'encre très facilement. - Il réfléchit quelques minutes et sauta enfin de joie qu'il avait trouvé le moyen

d'éviter la colère de la Duchesse. "Oh! mon papa, dit-il  
 si tu serais ici, tu l'avouerais cette fois que je suis bien  
 raisonnable!" - Il prit donc une plume d'oie (la Duchesse  
 n'aimait pas les plumes de fer) et ~~immédiatement~~ <sup>après</sup> l'avoir  
 détournée il enfonça l'autre moitié dans l'ancêtre pour  
 teindre tout le capot en noir. - "La Duchesse est si riche,  
 - croyait-il, - ses appartements contiennent tant et tant de  
 meubles divers, - elle ne se rappellera pas pour sûre quelle  
 couleur ~~qu'~~ avait le canapé et elle pensera que c'était la  
 couleur noire. L'encre séchera et moi, je serai sauvé!" Et il  
 continua son travail. - Mais une idée lui vint encore pour  
 troubler son calme, c'est que ~~ses~~ <sup>ses</sup> pantalons ~~sont~~ <sup>sont</sup> aussi valés.  
 - "Il faut les teindre aussi." s'écriait-il et il les colorait  
 de gris en noir. - Le lecteur bénévole ne se mérit pas  
 rarement que ~~chaque~~ <sup>chaque</sup> invention est la cause d'une quantité  
 d'autres? - (C'était ici le même cas. - Cocardeau s'imaginait  
 qu'il faut teindre tout d'après sa méthode et aussi cette  
 partie de sa chemise qu'on voyait par le trou du paletot.  
 Mais pour mieux exécuter cette opération il tira son paletot  
 et le mit

et le mit à ~~côté~~<sup>celui</sup>. - Il continua son travail vite comme  
il pouvait, mais en jettant par hasard un coup d'oeil  
dans un miroir il aperçut qu'il ~~avait~~<sup>avait mis lui</sup> même  
ses longs cheveux pendans son decapoir en désordre en les arrachant  
dans son <sup>sa</sup> mauvais humeur. - Il voulait donc les arranger  
avec son peigne et il le tira de sa poche, mais il vit bientôt  
qu'il avait salit terriblement son visage avec les mains noircies  
d'encre. - Il voulait par conséquent finir son travail de  
teinturier avant de mettre en ordre ses cheveux, de s'essuyer  
le visage et de s'habiller dans son paletot. - Il reprit donc  
la plume et teinta à l'une diligence redoublée le capapi  
et les pantalons en employant son mouchoir comme un torchon  
pour que la Duchesse ne reconnaisse pas l'après l'humidité  
de l'étoffe sa nouvelle teinture. - Mais . . . . .  
nous ne voulons pas finir la phrase parce que nous  
sommes convaincus que le lecteur terminera le reste.

La Duchesse Carabas et sa fille firent une surprise  
d'orme au <sup>malheureux</sup> ~~malheureux~~ Cocardeau en entrant dans le salon  
justement dans cet instant où il était le plus occupé  
à donner une bonne couleur à ses pantalons et à teindre  
l'autre moitié du capapi.

La suite à la prochaine fois. —



Chute

Marguerite

chez moi très vite

80

Mon Coardeau employait toutes ses forces

physiques et morales, son talent, son adresse, sa vitesse et son habileté pour finir cette singulière teinture du canapé avant que la Duchesse de Carabas<sup>me</sup> retournât dans le salon avec sa fille.

Il était sûr de réussir, et quand à son pantalon, croyait-il un pantalon noir est beaucoup plus élégant qu'un gris.

Il ne pouvait pas se décider pourtant ce qu'il devait faire avant: teindre le canapé ou son habit, ~~ou~~ se essayer le visage <sup>ou les</sup> mains, se peigner <sup>ou enrouler</sup> son paletot. — Mais se dit-il à lui-même: "La vitesse avant tout" et il enfonce la plume, son pinceau, dans l'encrier. Tantôt <sup>il</sup> mettait ~~il~~ de l'encre sur le canapé tantôt sur sa <sup>jamb</sup> ~~pantalon~~ droite qu'il venait de finir. — Il ne lui restait donc ~~pas~~ que <sup>la jambe</sup> ~~son pantalon~~ gauche et l'autre moitié du canapé. Il regarda son ouvrage et le jugea très joli, il commençait même à avoir <sup>la prétention</sup> l'arrogance de se tenir pour un peintre comme Rembrandt ou Van Dyck parce que ces deux aimèrent la couleur noire comme son père <sup>le</sup> lui avait dit une fois dans la Galerie <sup>Goussier</sup> du ~~musée~~.



Du Belvédère

Louise

Mais cette scène ~~se~~ danger bientôt. - À peine la Duchesse  
était-elle entrée qu'elle poussa un cri de surprise en se  
retrayant un pas. - La Duchesse Pelagie éclatait de rire. -  
C'était bien curieux de voir cette scène Tragi-comique.  
La Duchesse qui ne pouvait aucunement s'expliquer pourquoi  
Cocardeau avait ôté son ~~son~~ paletot, et d'où lui était venue  
l'idée de teindre le canapé, - fixait sur lui un regard <sup>plein</sup> de  
~~de~~ <sup>d'étonnement</sup> ~~plus grande curiosité~~ et de curiosité. - Elle croyait  
d'abord qu'il était devenu fou, et n'était pas en  
état de prononcer un mot. - Et en vérité, cette dame  
habituee à commencer le dîner en disant <sup>un compliment</sup> ~~un compliment~~  
ou en l'écoutant, comment devait-elle dire quelque chose,  
<sup>puisque</sup> ~~lorsque~~ une scène pareille ne lui était encore jamais  
arrivée? - Cocardeau tenait dans une main la plume  
<sup>tremper</sup> ~~trempée~~ d'encre, qui ~~il~~ <sup>le</sup> ~~touchait~~ <sup>touchait</sup> pas goutte de temps  
en temps à terre. - Son visage exprimait la frayeur  
et <sup>un</sup> ~~un~~ embarras extrême. Ni lui, ni la Duchesse  
ne pouvaient ~~rien~~

ne pouvaient ~~rien~~ prononcer un mot, ~~lui~~ <sup>par</sup> crainte,  
 elle <sup>par</sup> étonnement, — La Duchesse Polagie seule  
 s'éclatait de rire. Et vraiment la physionomie de  
 Cocardeau, son long nez, ses petits yeux rouges & ses  
 qui exprimaient la plus grande surprise, son visage  
 déjà d'indigne plein d'embarras, ses cheveux en désordre  
 sa barbe à demi rase, son pantalon à deux  
 boutons, gris et noir enfin sa position d'instinct  
 tout cela ~~était~~ <sup>était</sup> en état d'imiter le rire d'un  
 homme même de plus mauvaise humeur. —

Enfin la Duchesse fit ~~un~~ signe à sa fille de cesser  
 de rire quoiqu'elle <sup>eût</sup> elle-même beaucoup de peine  
 à <sup>à garder son sérieux</sup> ne pas éclater. — "Que faites-vous donc Monsieur?"  
 demandait-elle enfin à Cocardeau.

— Cocardeau ne savait ~~rien~~ répondre et il ne changeait  
 point de position. —

— "Eh bien, Monsieur, qu'est-ce que cela signifie?"

1. <sup>les</sup> <sup>pas</sup> <sup>pas</sup> <sup>pas</sup>



Cocardeau ne pouvait ~~pas~~ trouver un mot ~~dans~~ ~~les~~  
~~fonctes~~ pour s'expliquer et il ne bougea pas de sa place.  
Son embarras augmentait de plus en plus. —

— „ Pourquoi ne répondre — Vous pas Monsieur ? — demanda  
la Duchesse non sans crainte parce qu'elle commençait  
à croire que Léon était devenu fou. — <sup>Dans</sup> „ Quel bruit  
~~saloper~~ ~~Monsieur~~ Vous donc le canapé avec l'encre ? ”

Cocardeau réfléchissait longtemps sur le moyen de  
s'excuser enfin il lui vint l'idée d'excuser son rival  
Fristan ~~qui c'était lui qui~~ <sup>d'</sup>avait fait cela. — Il dit donc :  
„ Ce n'est pas moi, Madame, c'est Fristan qui a  
fait cela ! ” —

— „ La Duchesse se retourna et ne voyant personne  
dans la chambre, s'écria ~~elle~~ : „ Mais où est donc  
Fristan ? ”

— „ Il était là, mais il est parti ”

La Duchesse qui ne pouvait pas croire que quelqu'un  
n'eût été dans le salon ouvrit la porte de l'antichambre  
et ~~qu'il~~

et ~~au~~ demanda <sup>au</sup> le valet-de-chambre. — Celui-ci dit que personne n'y <sup>était venue</sup> ~~était par~~ — La Duchesse jeta un regard sur Cocardau, et celui-ci dit : "C'est par la fenêtre qu'il ~~est~~ <sup>a</sup> jetté l'encre sur moi."

La Duchesse s'approcha de la fenêtre et ne la voyant pas <sup>baiser, elle</sup> ~~caresser~~ demanda Cocardau :

"Les vitres ne sont pas brisées."

Cocardau en voyant qu'il <sup>avait fait</sup> ~~avait fait~~ <sup>des</sup> ~~des~~ efforts <sup>pour</sup> de s'enlever en vain se précipita sur des genoux en voulant baiser les pieds de la Duchesse et il dit : "J'aurai tout!"

La Duchesse recula d'un pas pour que Cocardau ne la salât pas d'encre, et elle commença à gronder Cocardau. La Duchesse Po'lagie éclatait de rire.

Dans ce moment la Duchesse entendit entrer quelqu'un dans l'antichambre et reconnut la voix de Frictain.

Elle dit donc à Cocardau : "Relevez-vous, je sais tout et je vous le pardonne." —

Cocardau se releva et embrassa dans la fureur de sa joie la main de la Duchesse en la salissant d'encre.

(Voyez la suite. /)

Suite de 1

Dans ce moment la porte de l'antichambre s'ouvrit et Tristan entra dans le salon.....

1 Votre cher lecteur s'imaginera facilement la surprise de Tristan à la vue de ~~la~~ scène qui s'y passait. - Il croyait qu'il n'y trouverait personne que la Duchesse et Mademoiselle Pélagie, et ~~en~~ entrant dans le salon il aperçut encore une troisième ~~personne~~ individu petit ~~et~~ laid, sans pailot, dans un pantalon à demi noir, à demi gris, les cheveux longs en désordre, la ~~grande~~ barbe <sup>grande et</sup> noircie au bout. - Tristan ne le reconnut pas dans le premier moment, - et était bien curieux de savoir qui pourrait être cet individu qui avait la hardiesse de prendre avec ses pattes pleines d'encre la main de la Duchesse et de la baiser avec tout d'enthousiasme.

Enfin Cocardeau <sup>son visage de ramoneur</sup> se retourna (et dirigeant ses petits yeux rouges vers Tristan, - et il fut reconnu.

Tristan qu'on ne ~~put~~ <sup>frappa</sup> au plus grand étonnement et ne pouvant pas s'expliquer cette scène éclatée <sup>de</sup> à la vue

J. de Cocardeau

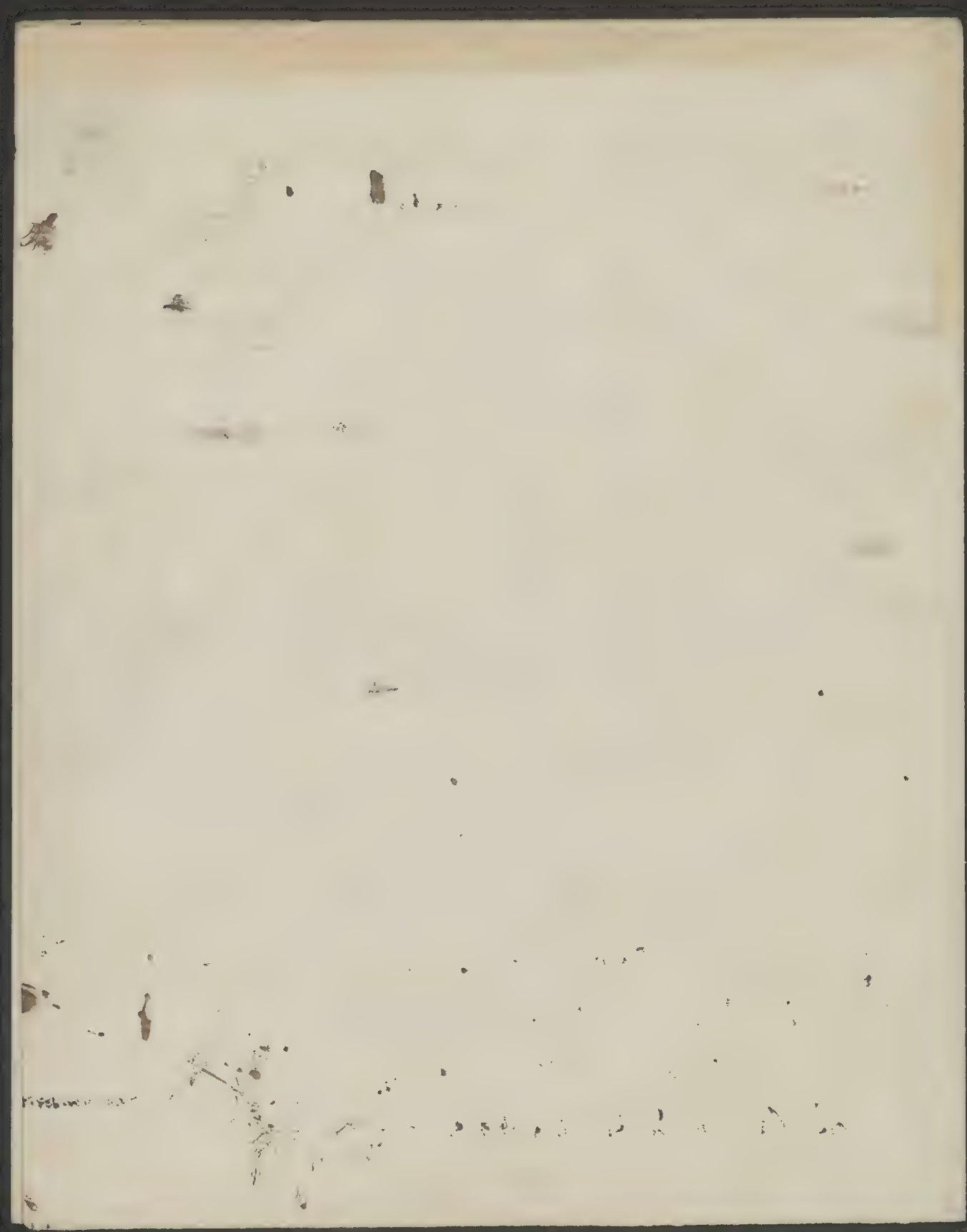


de Cocardeau ~~de voir~~ ; il oubliant tout son malheur,  
sa fortune perdue, son père emprisonné, sa mère  
qui était restée dans la maison qui <sup>ne</sup> lui appartenait  
~~plus~~, sans secours et <sup>sans</sup> consolation. Il ne pensait  
plus que son malheur avait peut-être rompu le contrat  
de mariage, et qu'il lui avait enlevé tout son bonheur.

La Ducloux voulait garder son sérieux mais <sup>elle</sup> ~~elle~~  
ne ~~lui~~ réussit pas et toute la compagnie excepté  
Cocardeau était de rire.

*La Ducloux*  
à la prochaine fois.





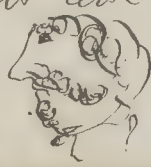
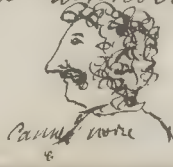
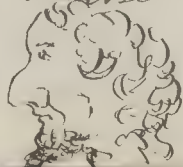
Fin.

avions le projet de finir notre histoire dans trois ou quatre numéros, mais notre départ <sup>pour</sup> la campagne nous oblige de la finir le plus tôt ~~plus~~ possible ; nous n'en pouvons donc donner que l'extrait. -

<sup>Suite</sup>  
 Tristan interrompit enfin cette scène et il dit à la Duchesse, que un petit malheur ~~était~~ <sup>avait été</sup> arrivé à son père, qu'il ~~fut~~ <sup>avait été</sup> emprisonné par une petite <sup>malentendu</sup> méintelligence <sup>malentendu</sup> mais que cette <sup>malentendu</sup> méintelligence <sup>malentendu</sup> était <sup>provenant de</sup> ~~faute~~ <sup>faute</sup> par ses ennemis <sup>et cette</sup> ~~est~~ <sup>est</sup> si compliquée <sup>à</sup> ~~se~~ <sup>à</sup> composer de tant d'intrigues qu'on ne pourrait ~~pas~~ l'éclaircir avant quelque semaines enfin il ajouta qu'il lui fallait une petite somme d'argent pour <sup>affaire</sup> ~~attacher~~ et qu'il le trouvait dans le cas bien désagréable d'être <sup>qu'il est</sup> forcé de prier la Duchesse de lui prêter cette petite somme parce qu'on lui <sup>avait</sup> pris tout son argent pendant que ses huissiers démenageaient sa maison; Mais <sup>que</sup> ~~l'~~ administrateur de ses biens lui enverrait ~~dans~~ <sup>ici</sup> ces jours une somme assez grande pour ~~qu'il pût~~ <sup>pour</sup> ~~arranger~~ <sup>arranger</sup> ses <sup>affaires</sup> intérêts. -

La Duchesse écouta attentivement cette <sup>explication</sup> ~~scène~~ de Tristan

Le Baron de  
 Richville





mais en voyant qu'il <sup>hérait</sup> choquait lui-même quelque port dans  
sa phrase ~~et~~ qu'il la étendait le plus ~~plus~~ possible, elle s'appercut  
bientôt que tout ~~plus~~ ce qu'il disait était son invention et que  
sa fortune était véritablement perdue. —

Tristan continua en disant que la voiture ~~est~~ <sup>était</sup> prête pour  
conduire les deux fiancés à l'église et que le prêtre y attendait  
déjà depuis longtemps. —

" Oh non, Monsieur Jeannot, -- lui dit enfin la duchesse, -- ma fille ne se mariera pas avec un fils de paysan, avec un mordant de muletto! "

Cœur de sautilla de plaisir à cet moto. --

"Mais Madame tout cela est une exécrable invention de cet homme."

et il montra Cocardeau <sup>du</sup> ~~avec son~~ doigt. - Cocardeau tremblant <sup>là</sup>

— Monsieur Jeannot, ne dites pas des menzonges, — s'écria la  
Dulcine, — mais pour que vous ~~le~~ saps que j'ai ~~été~~ <sup>été</sup> ~~pu~~  
~~avec~~ <sup>de</sup> votre pauvre mère qui restera sans secours, je ~~vous~~  
la prendrai pour une fille de cuisine. —

"Madame!" — s'écria Tristan rouge de colère, mais il réfléchit <sup>un peu</sup> ~~me~~

et il <sup>se calma</sup> revint au calme. — Il se tourna vers Mademoiselle Pélagie : " Et Vous, Madame, est-ce que le sentiment qui lie nos cœurs pourrait <sup>s'éteindre</sup> ~~être rompu dans~~ ~~le futur~~ par la perte de ma fortune. <sup>Le mien cœur</sup> Vous sera toujours fidèle et j'ai l'espérance. . . . . "

" Pourquoi Monsieur ? de quel sentiment parlez Vous, <sup>se ne</sup> ~~dit-il~~ ~~je ne~~ connais d'autre sentiment envers Vous qu'un sentiment de mépris, un sentiment comme pour chaque autre paysan, s'il s'appelle Jeannot ou Ellichon. "

Tristan était furieux, il fit <sup>éclata</sup> ~~écarter~~ de sa bouche une longue suite de <sup>paroles</sup> mots que nous ne voulons pas répéter ici. Il y avait surtout quelques adjectifs qui témoignaient de sa basse origine, et de sa mauvaise éducation. —

Cordreau lui dit fièrement de sa distinction envers son ancien rival : <sup>lui dit</sup> " J'ai besoin d'un cocher et je te prendrai <sup>à mon</sup> ~~à mon~~ si tu <sup>peux</sup> ! " —

~~Tristan~~ <sup>Jeannot</sup> se jeta sur lui et un duel <sup>à coups</sup> de poings commença entre les deux rivaux. La Gaudese appela le valet-de-chambre <sup>ment</sup> à peine celui-ci était-il entré que Tristan sortit par une autre porte.



en criant de toutes ses forces à Cocardeau qu'il <sup>le provoquait</sup> ~~déclarait~~ une  
affaire sérieuse <sup>à l'instant</sup> ~~allait de suite~~ dans le jardin du palais de  
Carabas. — Cocardeau répondit qu'il ne se battrait pas avec  
un marchand de mulets. — Dans ce moment entra dans le  
salon le vieux Cocardeau. — On s'imaginera, son étonnement à  
la vue ~~des vêtements singuliers~~ <sup>de son fils</sup>, et  
~~cette scène qui suivait.~~  
Tristan sortit dans la rue, rouge de colère, les yeux pleins  
de désespoir, le nez sanglant du combat avec Cocardeau, les  
cheveux en désordre, les habits déchirés. — Son cœur <sup>battait</sup> ~~frappait~~ à  
coups redoublés, des larmes amères couvrirent son visage rouge  
de colère et sanglant. Il marchait à grands pas, enfin il s'arrêta  
pour essuyer ses larmes et les gouttes de sang qui coulaient  
sur son visage. — Les passants le regardaient, le <sup>frappaient</sup> ~~frappaient~~  
~~avec les épaules~~, mais il ne voyait pas le monde, il <sup>ou</sup> ~~n'y~~ <sup>paraissait</sup> ~~voyait~~  
pas <sup>attentifs</sup> ~~sur eux~~. — Enfin quelqu'un l'appela d'un voix douce et  
bien connue: "Jeannot! Jeannot!" Il sauta comme furieux  
parce qu'il croyait que <sup>c'était</sup> ~~c'était~~ une nouvelle moquerie qu'on <sup>lui</sup> ~~faisait~~  
mais avant qu'il pût reconnaître <sup>celui</sup> ~~celui~~ l'appelait il se  
sentit





